

L'œuvre des vocations à La Salette

À NOS BIENFAITEURS

Âmes généreuses, qui nous aidez de vos sacrifices et de vos prières, c'est à vous que nous dédions cette brochure écrite principalement pour vous. C'est un tribut de reconnaissance que nous vous devons.

C'est aussi l'éloge de votre charité, car dire ce qu'est notre œuvre, c'est révéler ce que vous avez fait. Sans vous elle eût été impossible. Et le Saint-Esprit lui-même veut qu'on donne au juste la louange qu'il mérite, en attendant que Notre-Seigneur loue lui-même en présence de ses anges. *Décile justo quiniam bene.* (Isaïe 3,10). *Tunc laus unicuique à Deo.* (I Cor. 4,5) [3]

DECLARATION DE L'AUTEUR

Nous soumettons sans réserve cet opuscule au jugement du Siège apostolique ; il nous protestons n'avoir point l'intention de prévenir ce jugement infallible en donnant parfois le titre de Saint ou de Bienheureux à des personnages recommandables par leurs vertus, ni en appelant du nom de miracles, certains faits que nous rapportons. [4]

CHAPITRE PREMIER

«EH BIEN MES ENFANTS, VOUS LE FEREZ PASSER A TOUT MON PEUPLE ».

C'est à deux pauvres petits patres que la Vierge répéta par deux fois ces paroles, le 19 septembre 1846, sur la montagne de la Salette. C'est par elles qu'elle termina son discours ; c'est après les avoir dites que ses larmes tarirent et qu'elle remonta au Ciel. Il semble donc que ces mots contiennent comme le résumé et la conclusion de son message, et expriment le but principal de son apparition à la Salette. Marie voulait établir sur la montagne un foyer d'apostolat, c'est ce que comprit admirablement le Vénérable Pontife, qui gouvernait le diocèse de Grenoble à l'époque de l'apparition, Mgr Philibert de Bruillard, de sainte et glorieuse mémoire.

Peu après avoir porté son jugement doctrinal sur le fait de la Salette, il fonda l'œuvre des Missionnaires, auxquels il confia le service religieux du pèlerinage ; il les chargea en même temps d'évangéliser son diocèse, et de se faire ainsi les propagateurs de la dévotion à la Vierge Réconciliatrice.

« Quelque importante que soit l'érection d'un sanctuaire, disait-il, il est quelque chose de plus important encore : ce sont des ministres de la religion destinée à le desservir, à recueillir les pieux pèlerins, à leur faire entendre la parole de Dieu, à exercer envers eux le ministère de Réconciliation, à leur administrer l'auguste sacrement de nos autels, et à être pour tous, les dispensateurs des mystères de Dieu et des trésors spirituels de l'Eglise.

« Ces prêtres seront appelés Missionnaires de la Salette : leur création et leur existence seront, ainsi que le sanctuaire lui-même, un monument éternel, un [6] souvenir perpétuel de l'apparition miséricordieuse de Marie.

« C'est donc un corps de Missionnaires que nous instituons, dès à présent, que nous voulons vivifier et faire grandir de tout notre pouvoir, au prix de tous les sacrifices, et avec le concours de nos pieux diocésains et surtout de notre bien-aimé clergé.

« ... Puissent-ils être bientôt assez nombreux, pour que les paroisses de notre diocèse jouissent, tour à tour, des bienfaits inestimables d'une mission, après un certain nombre d'années !

« Ce corps de Missionnaires est comme le sceau que nous voulons mettre aux autres œuvres que, par la grâce de Dieu, il nous a été donné de créer. C'est pour ainsi dire la dernière page de notre Testament : c'est le dernier legs que nous voulons faire à nos bien-aimés diocésains. C'est un souvenir vivant que nous voulons laisser à toutes et à chacune de nos paroisses : nous voulons revivre au milieu de vous, nos chers Frères, par ces hommes respectables qui, en vous parlant de Dieu, vous feront souvenir de prier pour nous.

« La Sainte Vierge a apparu à la Salette pour l'univers entier, qui peut en douter ? Mais elle a apparu aussi spécialement pour le diocèse de Grenoble, qui va en retirer deux avantages inappréciables, un nouveau sanctuaire à Marie, un corps de Missionnaires. Ces deux œuvres ne sont devenues possibles que par l'Apparition, et pour toujours elles perpétueront le souvenir de l'Apparition ».

C'est dans son Mandement du 1er mai 1852, que parlait ainsi ce vénéré prélat. C'est de cette époque que date notre Société.

Les Missionnaires prirent possession de la sainte-Montagne encore déserte et dépourvue de toute habitation. Ils s'installèrent dans des baraques en planches ; comme autrefois les Israélites, ils habitèrent sous la tente du désert. Il y eut des privations à s'im- [7] poser car tout manquait, même une cellule. Le vent qui soufflait à travers les ais de leur rustique demeure, éteignit plus d'une fois la bougie qui les éclairait le soir ; et souvent en se levant, ils trouvaient leurs vêtements trempés par l'orage de la nuit. Mais l'abondance de la moisson, les consolations de leur ministère leur faisaient tout oublier.

De toute part, les foules affluaient, les pécheurs se convertissaient, et une rénovation religieuse s'opérait sensiblement. Tout cela était bien de nature à adoucir les peines et les labeurs des Missionnaires. Ils eurent d'ailleurs la joie de voir jeter les fondements du sanctuaire, et s'élever avec une rapidité merveilleuse les constructions de la Salette.

Depuis 1852 jusqu'à l'heure présente, les Missionnaires ont cherché à entrer dans les vues du Pontife qui les avait établis. Vivant sous le patronage des évêques qui se sont succédés sur le siège de saint Hugues, ils ont évangélisé un grand nombre de paroisses du diocèse de Grenoble et d'autres diocèses, et dans leurs humbles travaux, ils ont senti la bénédiction de Celle qui les envoyait.

Toutefois le nombre des ouvriers évangéliques était loin de suffire aux demandes des pasteurs des âmes, qui réclamaient leurs secours, et les vocations sacerdotales devenaient de plus en plus rares. Les Missionnaires conçurent donc le projet de fonder pour se recruter une école spéciale, où seraient admis des enfants pauvres des biens de ce monde, mais riches du don de la vocation sacerdotale. Mgr Fava, Evêque de Grenoble, prélat au cœur vraiment

apostolique, approuva le projet ; et comme le manque de ressources était le grand obstacle à sa réalisation. Sa Grandeur voulut bien se charger elle-même de la pension de douze enfants. Monseigneur permit de plus aux Missionnaires de faire faire leur philosophie et leur théologie aux jeunes gens, qui s'adjoindraient à eux, a- [8] près avoir terminé leurs études classiques. C'était donner une nouvelle vie à la société des Missionnaires. Aussi ces derniers garderont-ils une éternelle reconnaissance à cet illustre Evêque, auquel ils doivent tant. Heureux de ces faveurs, les Missionnaires se hâteront de mettre à exécution le projet de réunir quelques enfants se destinant à la vocation apostolique. On publia donc dans les *Annales* de juillet 1876 l'annonce de l'ouverture d'une école, spécialement destinée à instruire et à former à la piété de futurs Missionnaires, n'eussent-ils pour toute fortune que le désir généreux de se consacrer au service de Dieu. De nombreuses demandes arrivèrent aussitôt. Dès lors on fit connaître aux parents des postulants les conditions de l'œuvre, telles qu'elles sont encore aujourd'hui ; c'était leur imposer, ainsi qu'à leurs enfants, le dur sacrifice de ne pas se revoir dans la famille, pendant toute la durée des études. Ni les uns ni les autres n'en furent découragés. Evidemment l'œuvre semblait répondre aux vues miséricordieuses de Marie, La Vierge de la Salette voulait des enfants pour *faire passer ses enseignements à tout son peuple*. C'est ce qui ressortira plus clairement encore de ce que nous allons dire.

CHAPITRE II

LES PREMIERS APPELES

On croit trop généralement qu'il ne faut attacher que peu d'importance aux aspirations d'un jeune enfant pour une vocation sainte. C'est là une grande erreur ; nous voyons, en effet, par l'histoire de l'Eglise que le plus souvent les saints, qui ont plus tard consacré leur vie à conquérir des âmes, ont donné, dès leurs plus tendres années, les marques de ce à quoi le ciel les destinait. Aussi, les hommes de Dieu ont-ils toujours cherché à découvrir et à cultiver les [9] premiers indices d'une vocation divine. L'Apôtre de la Suède et du Danemark, saint Anschaire, vit un jour entrer dans l'église une bande d'enfants tous légers, un seul excepté, ce dernier était modeste, recueilli, et priait. Anschaire l'appelle, l'invite à Evêque. Ah ! si les parents chrétiens, si les pasteurs des âmes discernaient ces premières traces d'une vocation sainte, les cultivaient avec soin, comme une précieuse semence tombée du ciel, souvent le grain de sénevé deviendrait un grand arbre, qui un jour, ombragerait de ses rameaux le champ de l'Eglise.

Toutefois, il n'est pas rare de trouver, dans des jeunes gens, dans des enfants même, des signes de vocation plus clairs encore, que ceux qui appelèrent l'attention de saint Anschaire sur le jeune Rambert. Et c'est ce qu'il nous a été donné de constater d'une manière frappante, au début même de notre œuvre. Dès que nous eûmes fait connaître le projet d'ouvrir notre école, un des premiers enfants qui demandèrent à y être admis était le fils unique d'un père veuf.

Le père, excellent chrétien, plusieurs fois pèlerin de la Salette, et ne pouvant, à cause de son commerce, suivre son enfant comme il l'aurait voulu, l'avait confié depuis sept ans, même pendant les vacances, à un pensionnat dirigé par des frères des écoles chrétiennes. Ses études de français étant achevées, l'enfant fut envoyé prendre ses vacances chez un excellent archiprêtre des Hautes-Alpes, qui voulait bien se charger de lui donner les leçons de latin, en attendant la rentrée du petit séminaire. M. l'archiprêtre était abonne aux *Annales*, et un jour

qu'il venait de recevoir la livraison de juillet 1876, afin de distraire son élève il se met à lui lire l'article où l'on annonçait la fondation de l'école destinée à former des Missionnaires. L'enfant trépigrait, et la lecture achevée : Voilà, Mon- [10] sieur le curé, dit-il, ce qu'il me faut, je veux me faire Missionnaire. Ce ne fut pas là une idée d'un instant, une intention passagère. L'enfant la garda ferme et n'eut point de repos, qu'il ne fut allé voir son père, et ne lui eût demandé à venir à l'école des Missionnaires. Le père qui n'avait d'autre désir que de voir son enfant heureux, lui promit de l'amener au pèlerinage. A un jour convenu, il l'amena en effet, et après s'être entendu avec le directeur de l'école pour la rentrée, il reconduisit l'enfant chez M. l'archiprêtre. Mais au jour fixé, le père revint, et nous a confié son enfant, qui ne nous a plus quittés, et qui depuis, est devenu prêtre.

Nous tenions dès lors à ce que dès les premiers jours, nos enfants n'eussent pas besoin, pour les surveiller, de la présence d'un des directeurs. Il fallait donc parmi eux un jeune homme sûr. La Providence nous l'offrit dans celui dont nous allons parler. Agé de vingt-sept ans, il avait exercé jusque-là l'humble profession de domestique, et afin d'éviter les dangers du monde, il choisissait toujours des maisons religieuses. Il avait fait vœu de donner le cinq pour cent de ses gages et le dix pour cent de ses étrennes à saint Joseph, si ce saint lui procurait toujours des places, où il ne rencontrerait aucun péril pour son salut. Saint Joseph ne trahit pas la confiance de son protégé, et celui-ci ne fut pas infidèle à son vœu. C'est à l'une des écoles apostoliques des RR. PP. Jésuites, ou à un orphelinat établi sous le vocable de saint Joseph, que notre cher jeune domine appliquait le cinq pour cent de son salaire, sans se douter que par là il se préparait à lui-même la vocation apostolique. Son directeur le comprit, parce qu'il voyait en lui non seulement cette délicatesse d'âme qui fait le prêtre, mais encore une intelligence cultivée par de [11] bonnes lectures, dans les heures laissées libres par les devoirs d'état. Ce cher jeune homme, qui ne pensait qu'à se mettre serviteur à la suite ; des Missionnaires, ne pouvait croire au bonheur qui lui était offert ; il arriva donc à l'école avec cette défiance de lui-même, qui attire la grâce, et non avec l'esprit de présomption et de superbe, auquel Dieu résiste. Lui aussi est prêtre aujourd'hui.

Un enfant fort intelligent des environs de la Salette nous fut en même temps offert par ses parents. Il avait un certificat de fin d'études primaires. Les parents voulaient qu'il devint curé : lui voulait bien être Missionnaire. On déclara à la mère qu'ou ne pouvait l'accepter, si la famille ne le laissait libre de se destiner aux missions. Elle n'accepta pas la condition et l'emmena. Mais l'enfant argumenta ses parents si bien, qu'ils le ramenèrent. Il est depuis quatre ans dans la mission de Norvège et que de fois depuis, son père et sa mère, qui n'avaient que ce fils, nous ont remerciés de l'avoir élevé pour Dieu.

La pieuse dame qui a adopté à la fois et ce dernier jeune homme et celui de vingt-sept ans, dont nous avons parlé plus haut, a déjà reçu au ciel, nous l'espérons, la récompense des généreux sacrifices qu'elle s'était imposés pour eux.

Durant une mission donnée au printemps de cette année 1876 dans une grande paroisse, les Missionnaires avaient déjà fait connaître leurs desseins de fonder une école. Or, le jour de la communion générale des hommes (qui s'approchèrent au nombre d'au moins 1.100 de la table sainte), après la messe, un père de famille prolongea avec son fils son action de grâce, et quand

sortirent les Missionnaires, il les suivit, et, leur présentant son enfant : Je n'ai que ce fils, dit-il, je vous le donne. L'offre fut acceptée et ce jeune homme aussi a été élevé au sacerdoce. [12]

Une pieuse mère avait amené son fils à la Montagne l'année précédente ; et cet enfant de treize ans ne pouvait, au moment du départ s'arracher au lieu de l'Apparition. Il s'en éloigna enfin en pleurant. Mais la nouvelle de la fondation de l'école leur étant parvenue, il fallut réserver à l'enfant une des premières places. Ce cher enfant, obligé par la maladie de nous quitter, est aujourd'hui un prêtre séculier distingué.

Un bon habitant de la Salette, chrétien et intelligent, avait cédé au Sanctuaire une partie de son champ pour y tracer le nouveau chemin du pèlerinage, il crut qu'en retour on pourrait bien lui élever son fils et en faire un Missionnaire. Il vint donc offrir l'enfant qui avait 15 ans et qui est aujourd'hui prêtre.

Vers cette époque, un père de famille nous écrivait d'une localité de la Seine-Inférieure :

« J'ai appris par les Annales de juillet et d'août dernier, que vous aviez fondé une maison d'éducation, afin de former des Missionnaires de la Salette. Or, j'ai un fils qui a fait sa première communion, le 17 mai 1876, et qui a eu onze ans au mois de juillet. Il est devenu mon fils unique, parce que j'en ai perdu deux autres. Je ne suis qu'un simple ouvrier ainsi que ma femme ; nous avons de la peine à gagner notre pain de chaque jour ; mais, néanmoins, si mon fils était capable d'être admis à l'école de Marie et d'y devenir un bon prêtre Missionnaire de Notre-Dame de la Salette, je vous l'offrirai de tout cœur pour la gloire de Dieu et le salut de son âme.

Veillez prendre bonne note de l'offre que je vous fais, car, après Dieu et notre divine Mère, mon enfant est ce que j'ai de plus cher au monde. R. M. ».

On le voit, il y a encore aujourd'hui des parents assez chrétiens, pour faire à Dieu le sacrifice de leur unique enfant. Heureux parents, ils auront le centuple en ce monde ! Quelle consolation leur procureront dès cette vie les enfants, offerts par eux à la bonne Mère, avec générosité. Toutefois les premiers appelés par la Vierge de la Salette, ne nous sont point [13] tous arrivés sans obstacles. L'un d'entre eux poursuivi depuis longtemps par la pensée de se consacrer à Dieu, n'osait s'ouvrir à son père qui voulait lui faire partager ses travaux des champs, ni même à sa famille, car il n'avait plus de mère. Mais de temps en temps, il laissait percer son désir en présence des personnes pieuses de sa paroisse. Celles-ci en parlèrent à une sœur aînée, qui fut l'ange tutélaire de la vocation de son frère. Il était besoin d'un tel appui, car le père, dès qu'on soufflait le mot de départ, entraînait en colère. On le fit adroitement argumenter par un instituteur chrétien, et il finit par donner son consentement. Toutefois, comme s'il se fût repenti de cet acte de justice, il voulut continuer ses oppositions, en changeant pourtant de tactique. Il recourut aux promesses. Si ce fils cadet demeure avec lui, il lui donnera la meilleure partie de son bien, il le mariera dans la maison, etc... Le jeune homme remercia, et partit accompagné de sa sœur aînée, malgré les larmes du père qui, vaincu par la constance de son enfant, alla l'accompagner jusqu'à la ville voisine, et l'embrassa avec affection avant de lui dire adieu. Le jeune homme avait seize ans.

Durant l'automne de 1884, il a été appelé au sacerdoce. En apprenant cette nouvelle, sa bienfaitrice lui écrivait :

« Quelle consolation de penser que mon enfant de la Salette va bientôt pouvoir monter les degrés du Saint Autel, pour y offrir la Sainte et très adorable Victime. Combien j'ai désiré voir arriver ce jour heureux !

Vous voulez bien m'accorder votre première Messe, je ne saurais assez vous en remercier ; que ne puis-je en même temps recevoir de vos mains sacerdotales l'Adorable Eucharistie ! Mais sur cette terre d'exil, les plus beaux jours sont rarement sans nuages et les plus grandes joies sans mélange.

Que la sainte volonté de Dieu soit faite partout, en tout pt toujours ! Que son saint Nom soit à jamais béni Plus le sacrifice sera grand, plus aussi je serai heureuse **île** pouvoir l'offrir à notre Dieu, trois fois saint ! Et en ef- [14] fet comment ne dirai-je pas : Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits dont il a daigné combler sa pauvre et très indigne servante.

« Mon prier enfant vous allez faire le septième prêtre !

« Donc, chaque matin, j'aurai la douce, l'immense consolation que sept de mes enfants bien-aimées gravissent les marches du Saint-Autel pour offrir l'Adorable Sacrifice.

« Puissiez-vous être comme les sept Anges qui contemplant la Face de Dieu tout disposés à exécuter ses ordres, comme les sept lampes du Tabernacle, brûlant et vous consommant de zèle, pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Puissiez-vous enfin, par votre fidélité et votre dévouement, consoler un peu notre bonne Mère de la Salette en ses immenses douleurs, qui semblent croître de jour en jour.

« Puisqu'il m'est impossible de me rendre auprès de vous pour partager votre bonheur, je veux au moins me procurer la douce joie de vous offrir voire premier Calice ».

Qui n'admirerait le dévouement de la pieuse demoiselle dont nous venons de reproduire la lettre ?

Sans avoir une grande fortune, elle a déjà donné à Dieu, sans cesser d'être vierge, sept de ses ministres, admirable fécondité de la virginité, et de la charité chrétienne !

Evidemment, l'esprit de Dieu semblait souffler sur ces chères âmes de nos enfants et les pousser lui-même vers la Montagne de Marie ; ou plutôt Celle qui, trente ans auparavant avait appelé deux petits pâtres, parlait Elle-même à d'autres enfants, presque aussi pauvres que les premiers, et destinés comme eux à être les messagers de ses miséricordes.

Et cette action surnaturelle se traduisait non seulement par les sentiments manifestés par nos jeunes postulants, mais encore par la multitude de demandes qui nous arrivèrent de toutes parts. On se tromperait, en effet, si on pensait que les bons montagnards qui entourent le sanctuaire, furent les seuls appelés ; car cette première année vit arriver un robuste jeune homme de l'Alsace, qui avait déjà fait une partie de ses études, et qui est aujourd'hui, prê- [15] tre dans la mission de Norvège.

Mais il fallut, pour ne pas tenter la Providence, limiter le nombre des admissions. On se contenta donc d'une vingtaine pour cette première année. Les 15 premiers arrivèrent à la Montagne ; un mois à peine après l'annonce de l'ouverture de l'école, c'est-à-dire le 5 août, fête

de Notre-Dame-des-Neiges, qui dans le sanctuaire coïncide chaque année avec l'adoration perpétuelle.

Ce jour-là, une nombreuse caravane de Montpellier se trouvait au pèlerinage, sous la direction de M. le Curé de Saint-Matthieu qui, en disant adieu au sanctuaire et aux Missionnaires, invita tous les pèlerins à prier pour le succès de l'œuvre apostolique, inaugurée, ce jour-là même, sur la Montagne.

CHAPITRE III.

LA PREMIERE ANNEE

La première année, commencée sous de tels auspices et avec de tels éléments, ne pouvait qu'être bénie. Les premiers jours qui suivirent l'arrivée de nos enfants, furent passés par eux dans les exercices d'une retraite. On voulait les purifier par-là de toutes les taches et de toute la poussière du monde, afin qu'ils fissent la consolation de la Vierge en pleurs. Dès lors, ils prirent ces habitudes de silence, de modestie, de recueillement, surtout au saint lieu, qui ont fait jusqu'à ce jour l'édification des pèlerins. Le 15 août, on les revêtit pour les cérémonies d'une petite soutane qui a été jusqu'ici la récompense la plus enviée de leur application au travail et de leur sagesse ; comme aussi la plus grande pénitence infligée à ceux, qui avaient des reproches à se faire, a toujours été de s'en voir privés. Un officier du génie en retraite, qui se trouvait ce jour-là au pèlerinage, écrivait : « Nous avons été singulièrement frappés de la tenue édifiante [16] de ces jeunes enfants ; réunis depuis dix jours à peine, ils portent visiblement en eux l'esprit qui les suscite. Nous avons rencontré des pèlerins émus jusqu'aux larmes au spectacle de leur modestie à l'église. Ce recueillement de nos enfants laissait voir néanmoins le bonheur dont ils jouissaient. L'appétit, provoqué par l'air des montagnes, avait répandu bien vite une fraîcheur charmante sur leur visage où l'on pouvait lire la joie de leur âme. Ceux qui ont visité la Salette savent ce que la Vierge verse de consolations dans les cœurs de ses pèlerins. Il n'est donc pas étonnant que de jeunes âmes venues sur la montagne, pour s'y donner généreusement à Marie, aient bu à longs trait à la coupe de joies saintes offerte par Celle que nous invoquons sous le titre de *Cause de notre joie*.

On demandait à un nouveau venu de treize ans : Le temps vous dure-t-il mon enfant ? Le temps ne m'a duré qu'en route, répondit-il aussitôt avec une franche sincérité. C'est surtout dans les lettres écrites, durant cette première année que nos enfants laissaient lire leur bonheur.

Un des plus intelligents écrivait à ses parents quelque temps après son entrée à l'école :

« Mes chers parents ; certainement vous devez avoir quelques petites inquiétudes à mon sujet, mais soyez tranquilles. Je suis si heureux d'être à la Salette ! Au moins je suis loin de toute mauvaise compagnie et de tant autres choses qui auraient pu me périr si j'étais resté dans mon malheureux pays, je ne puis pas envier d'autre bonheur.

À vous tous, chers parents, ma plus grande reconnaissance, puisque vous m'avez laissé suivre mon désir. Quand même je suis séparé de vous, il ne faut pas que cette séparation vous cause du chagrin. Vous avez fait un beau sacrifice de me donner à la Sainte Vierge qui est notre première Mère, et qui disposera de moi selon sa volonté.

« Je vous dirai aussi, en passant que notre petite famille s'augmente tous les jours, et elle prospère sous le regard de la Sainte Vierge ».

Un autre qui n'avait plus de père écrivait à sa mère : [17]

« Je suis avec Marie, ma bonne Mère, tous les jours. Si -vous saviez comme l'on est bien. Tous les soirs nous nous rangeons autour d'Elle, nous lui chantons un cantique, afin de la consoler des larmes qu'elle a versées, il y a trente ans sur la sainte montagne de la Salette ; et ces cantiques réjouissent son cœur ; et alors elle nous protège tous. Nous avons fait notre retraite ; elle a duré quatre jours, elle a fini dimanche passé.

« Lorsque j'ai quelque ennui, je l'offre à ma bonne Mère du Ciel et je suis consolé aussitôt.

« Vous me dites que les pommes de terre sont très rares, c'est justement ce que Notre-Dame de la Salette prédit aux jeunes prêtres de la montagne, priez donc beaucoup, et Notre-Dame de la Salette vous exaucera. Elle a encore dit : « *Si mon peuple fait pénitence, les rochers se changeront en monceaux de blé* ».

Nos chers enfants voudraient faire partager leur bonheur il leurs amis. Voici ce que l'un d'eux disait à un de ses condisciples, qui avait le désir de venir le rejoindre, mais qui rencontrait des oppositions dans sa famille :

« Bien cher ami. - Oui comme tu me le dis, c'est un grand bonheur de vivre auprès de Notre-Dame de la Salette ; j'espère Que tu viendras bientôt le partager, peut-être même avant la fin de l'année. Marie t'appelle, elle te tend les bras : qu'attends-tu, viens t'y précipiter, ne résiste pas à son appel.

« Je le sais bien, tu le désires ardemment, mais tu as de grands obstacles à surmonter ; eh bien ! demande-lui le courage de les surmonter ; et viens bientôt, ne t'arrête pas dans le monde, tu sais mieux que moi ce qu'il vaut : tout n'y est que péché. Hâte-toi donc de le quitter, et viens chercher auprès de ta bonne Mère, la paix et la joie, Qu'il ne peut te donner ».

À un autre de ses condisciples, qui semblait le plaindre dans une lettre, de son entrée il l'école, le même enfant répondait :

« Mon cher N. - J'ai souvent lu et relu ta lettre. Espérant y trouver un endroit ou comprenant mon bonheur, tu aurais abandonné ta tristesse pour remercier Dieu et Notre-Dame de la Salette de leurs bontés pour moi. Ah ! si tu passais seulement huit jours ici, tu ne pourrais plus retourner ailleurs, si j'en juge par moi-même ».

Venant d'une grande ville, un de nos enfants écrit- [18] vait au confesseur qui l'avait dirigé :

« Cher Monsieur. Que je suis heureux d'être sorti fin monde ; je ne saurais trop en remercier la Sainte Vierge, car elle m'a conduit pour ainsi dire dans un nouveau monde, où l'on n'a sous les yeux que la ferveur des pèlerins et les bons exemples. Comme on y respire un air plus doux ! Cher Monsieur, je ne saurais vous dire comme il est beau de regarder le ciel du sommet de ces montagnes ; on dirait que nous le touchons tant nous le voyons près de nous. Et lorsque nous regardons cette Vierge en pleurs, nous sentons notre cœur s'attendrir et

s'embraser d'un divin amour pour cette Mère qui est venue pleurer sur cette montagne à jamais célèbre ».

C'est dans ces sentiments que nos chers enfants passèrent à la Montagne les premiers mois de leur séjour à l'Ecole ; c'est-à-dire jusqu'après les fêtes de Noël. La neige alors était abondante. Le 26 décembre on ouvrit une large trace sur les flancs du Gargas, et le 27 dans l'après-midi, par une température douce, après avoir chanté, avec les larmes aux yeux :

Mon cœur s'émet et ma voix pleure :

C'en est donc fait, il faut partir,

Heureux séjour, sainte demeure,

Il faut vous quitter sans mourir

La petite troupe se rend auprès de la fontaine miraculeuse, demander une bénédiction de la divine Mère. À ce moment, toutes les cloches du sanctuaire s'ébranlent ; et nos enfants s'engagent dans l'étroit sentier bordé de part et d'autre d'un demi-mètre de neige. Ceux, qu'ils laissent au pèlerinage, les suivent d'un regard ému.

Avant de quitter la Montagne, pour se rendre à la maison de Saint-Joseph, à Corps, les enfants avaient voulu, du sanctuaire, adresser à leurs parents, leurs vœux de bonne année.

Voici quelques-unes de leurs lettres :

L'un d'eux âgé de 14 ans, commençant seulement ses études de latin : écrivait à une tante protestante. [19]

« Chère tante

« Je saisis, avec empressement, l'occasion du renouvellement de l'année, pour vous montrer l'affection que je vous porte.

« Je vous dirai donc que je suis à la Salette, je travaille beaucoup, mais surtout à la grammaire latine, afin de devenir un saint missionnaire de Notre-Dame de la Salette ; mais dans ces travaux, je n'oublie pas l'affection que vous m'avez portée et que vous me portez toujours. Je vous remercie de cette affection et je vous promets de prier le bon Dieu, pour qu'il vous accorde une longue vie et enfin une bonne mort.

« Vous avez le malheur de ne pas pratiquer la vraie religion. Comme je dois dès à présent travailler au salut des pauvres âmes égarées, je vous exhorte, chère tante, à sortir de votre égarement.

« Je connais maintenant l'erreur du protestantisme, c'est celle de croire que Jésus-Christ n'est point dans l'Eucharistie, de rejeter le culte des saints, le Purgatoire, les commandements de l'Eglise, la Confession, la Messe et autres choses.

« Oh ! Quelle erreur ! Comme si Nôtre-Seigneur Jésus-Christ n'avait pas dit : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel » en pariant à ses Apôtres. Et lui-même n'a-t-il pas institué le sacrement de l'Eucharistie, et donné aux apôtres et à leurs successeurs le pouvoir

de renouveler ce sacrifice ! Tous voyez donc combien vous êtes dans l'erreur. Sortez, sortez de cette hérésie, et croyez ce que vous n'avez pas cru et ne croyez pas ce que vous avez cru.

« De grâce, accordez-moi la joie de vous voir rentrer sous la foi du bon Pasteur, qui est Jésus-Christ invisible et le Pape visible.

« Je vous prierai de venir pendant l'été me voir à la Salette, où notre bonne Mère achèvera sans doute votre conversion ; c'est l'étréenne que je vous demande cette année. Je suis bien content en ce lieu.

« Daignez, chère Tante, recevoir ces petites photographies, comme marque de mon amitié pour vous. Je vous prie de garder pour vous, celle de la Vierge pleurant et de la placer vers votre lit, afin qu'elle vous convertisse. »

Votre tout dévoué neveu.

Un autre, âgé de 10 ans, écrivait à un de ses amis qu'il avait laissés dans le midi de la France : [20]

« Mon cher ami,

Je viens t'apprendre une grande nouvelle, laquelle, je pense, sera agréable à ton cœur. Je suis sur cette montagne de Notre-Dame de la Salette et m'y trouve très bien. Les Missionnaires de la Salette ont fondé une école, où ils reçoivent des enfants qui veulent se faire Missionnaires.

Mon cher ami ! Si tu savais le bonheur qu'on éprouve sur cette sainte Montagne, où la Très Sainte Vierge a tant versé de larmes sur nos péchés, il me semble que tu viendrais. Quitte donc le monde, où tu ne trouves que le péché. Tiens te réfugier ici, sous la protection de la Vierge, notre bonne Mère.

Si Dieu le fait la grâce d'être ange consolateur de Marie, je pense que tu ne languiras pas, parce que tu ne manqueras pas de camarades honnêtes et de bon cœur, entre autres moi, qui t'aime beaucoup. Nous sommes vingt pour le moment. Le silence règne partout. Nous n'avons point de Missionnaires pour nous surveiller. Celui qui nous surveille, c'est Dieu : nous n'avons besoin de Missionnaires que pour nous faire l'école. Nous apprenons le français et le latin : nous sommes déjà, un peu avancés. Si c'est bien ton idée de venir, quoique tu n'aies pas fait de latin, il ne faut pas te chagriner pour cela. Je te ferai la classe pendant quelque temps, afin de te mettre au courant. Tu verras que, si tu viens, tu n'en seras pas fâché.

Nous nous approchons souvent des sacrements : tous les huit jours au moins, nous récitons une partie de l'office. Souviens-toi des paroles de Notre-Seigneur qui dit : Celui qui quittera tout, son père, sa mère, ses sœurs, ses frères, ses amis pour moi, sera comblé des bénédictions de mon Père.

Eh bien ! Mon cher ami, fais comme cela, quitte ta mère et ta sœur pour venir ici prier avec la sainte Vierge : et pleurer les péchés.

Fais-moi réponse s'il te plaît ».

Les pèlerins de la Salette ont remarqué sans doute sur la route de Grenoble à Corps, à un kilomètre de ce bourg, une assez grande maison, adossée au versant des montagnes et dominée par un vaste jardin et des champs cultivés. C'est là le séjour du plus grand nombre de nos enfants ; quelques-uns d'entre eux seulement se détachent de leurs condisciples pendant [21] la belle saison, pour exécuter les cérémonies et les chants, dans la Basilique de la Salette. Toutefois ceux, qui n'ont pas le bonheur toujours envié de passer l'été au pèlerinage, ne peuvent pas rester longtemps éloignés de cette terre sainte ; et c'est presque tous les dimanches qu'ils font l'ascension de la Montagne.

La résidence de Corps est placée sous le vocable de Saint-Joseph dont la statue orne la façade de la maison et domine le vaste jardin. Le nourricier de la sainte famille le sera aussi de cette famille consacrée à la divine Vierge. Que de fois déjà il nous a fait sentir sa protection d'une manière merveilleuse, à la suite de neuvaines faites en son honneur. N'est-ce pas à ce grand saint, invoqué comme le patron des vocations, que nous devons l'abondance des demandes d'admission qui nous sont faites ? La protection du ciel toutefois n'exempte pas des épreuves, auxquelles n'a échappé aucune œuvre voulue de Dieu. L'école naissante eut donc les siennes, pendant cette première année. Plusieurs de nos enfants, malgré les soins vraiment maternels des religieuses et de leurs directeurs, malgré le régime sain et fortifiant, que dès lors ils suivirent, devinrent malades, sinon gravement, du moins assez pour nous donner de vraies inquiétudes. Le médecin lui-même ne savait que penser des symptômes étranges qu'il observait. Pendant plusieurs semaines presque tous furent, ou souffrants, ou infirmiers : et les études entreprises avec ardeur durent être presque interrompues. Cette épreuve nous révéla l'attachement de nos chers enfants à leur vocation, aussi bien que les germes de grandes vertus déposés par la grâce dans ces jeunes âmes. L'un pleure dans la crainte qu'une indisposition ne le fasse rendre à sa famille, un autre enfant de 14 ans, n'ayant plus la force de faire lui-même son lit, est obligé de laisser voir à un de ses condisciples la planche, qu'il a [22] mise dans sa couche et qu'il a su cacher à tous jusque-là. Quel empressement chez ceux en qui il restait des forces, pour s'offrir à veiller leurs condisciples. Quelle ardeur à prier pour eux ! Un des chers malades avait des douleurs au cœur qui amenaient des crises terribles. C'est avec des larmes et les bras en croix que ses autres frères, réunis auprès de la couche où il se tordait de douleur, demandait sa guérison. Enfin la bonne Mère touchée de si ferventes prières et de tant d'actes de charité fraternelle exauça ses enfants, qui ne tardèrent pas de gravir la Sainte Montagne en action de grâces.

CHAPITRE IV.

PREMIERE VISITE DE MONSIEUR FAVA À L'ECOLE.

Une lettre d'un de nos enfants à son frère nous en fournit le récit :

« Mon cher frère,

Depuis longtemps, nous attendions la visite de Mgr l'Évêque de Grenoble.

Elle fut enfin fixée au 19 avril. Nous venions de passer notre examen et nous étions en vacances. Mais comment mieux employer nos loisirs, qu'à orner la maison pour fêter la venue de notre vénéré Pasteur ? Les uns, bûcherons improvisés, vont emprunter aux forêts leur plus

belle verdure. D'autres, connue de jeunes écureuils, grimpent sur les arbres pour leur ravir le lierre qui les entoure. Les autres, enfin, tressent des guirlandes, ou s'occupent d'autres travaux de décoration.

La veille de ce jour de fête, tandis qu'on hâtait les préparatifs, d'épais nuages obscurcissent le ciel, et une neige abondante couvre la terre d'un manteau éblouissant. Cependant on ne se décourage pas, et bientôt la façade de la maison est ornée de festons et [23] de guirlandes. Enfin, le joui' désiré arrive. Le soleil, qui semblait d'abord ne pas vouloir prendre part à notre fête, dore la terre de ses rayons lumineux. Quel beau spectacle se présente alors. Les montagnes couvertes de neige étincellent comme un immense incendie sous les rayons du soleil, ou comme un gigantesque feu de joie, allumé par les anges, pour fêter le Représentant du Seigneur. La nature dépose le manteau blanc qui la couvrait la veille, et semble sortir, comme d'un agréable sommeil, plus gaie et plus riante que jamais. Elle étale de toutes parts de riches tapis de verdure émaillés de fleurs aux couleurs variées, écloses aux premiers feux du soleil. Les oiseaux font retentir les bosquets de leurs cris de joie, comme pour nous inviter à chanter au Seigneur un hymne de reconnaissance. Les grands arbres, qui bordent la route que Monseigneur doit parcourir, et qui courbent docilement leurs cimes altières au gré des vents, paraissent vouloir saluer Celui qui vient au nom de Jésus-Christ.

A huit heures, les cloches font retentir les airs de leurs joyeux carillons, et nous annoncent que Monseigneur a quitté la paroisse de Corps, et que bientôt il sera au milieu de nous. En effet, peu après, le roulement du carrosse se fait entendre et Monseigneur met pied a terre. On le conduit dans l'appartement qui lui avait été préparé, où nous venons le chercher en habit de chœur. Après lui avoir chanté un *Vivat*, auquel il daigne répondre par les paroles les plus sympathiques, nous le conduisons processionnellement à notre modeste chapelle, au chant du *Benedictus*, Monseigneur célèbre la sainte Messe, à laquelle nous avons tous le bonheur de communier.

Le Prélat veut bien ensuite nous adresser la parole, en prenant pour texte sa propre devise : *Il prit l'enfant et sa mère*. Prenez, nous dit-il, Jésus et Marie dans votre cœur [24] et vous posséderez plus que tous les trésors du monde. Prenez Jésus et Marie avec vous, et vous atteindrez facilement le but, que vous vous êtes proposé en venant dans cette maison, de devenir de bons prêtres et de zélés missionnaires. Oui, prenez Jésus et Marie dans votre cœur, et portez-les, s'il plait à Dieu, à l'univers entier. Pénétrés de ces paroles, nous reconduisons le Prélat dans son appartement, en chantant le *Te Deum*, puis, nous nous retirons comblés de joie d'avoir au milieu de nous un si bon Père. Après le dîner, nous chantons encore à Sa Grandeur un *Vivat* ; et elle daigne nous répondre par ces mots mémorables, qui resteront toujours gravés dans nos cœurs : Mes enfants, je souhaite de vivre assez longtemps pour pouvoir vous imposer les mains. De vifs applaudissements accueillent cette parole.

Mais ce Père chéri va être enlevé à notre affection. En effet, le R. P. Supérieur général des Chartreux a rendu son âme à Dieu, et Monseigneur doit aller à ses obsèques. A cette nouvelle, notre joie fait place à une grande tristesse ; et nous éclaterions en sanglots, si nous n'étions un peu consolés par l'espérance que bientôt le Vénéré Prélat reviendra au milieu de nous.

Nous employons le temps qui suit son départ, à lui préparer une réception plus solennelle encore que la première.

Le samedi soir, nous étions tous dans l'attente : car on nous avait annoncé son prochain retour. Tout à coup, on entend le bruit encore éloigné d'un carrosse. Aussitôt on s'empresse d'illuminer la maison. Cependant le carrosse approche, alors un cri s'échappe des poitrines, et passe débouche en bouche : C'est Monseigneur ! C'est Monseigneur !

Le Prêlat veut voir de loin l'effet que produit notre illumination. Nous nous dirigeons donc avec lui vers la route de Corps. Arrivés en face de la maison, un [25] beau spectacle se présente à nos regards. Des milliers d'étoiles brillent au firmament, et semblent vouloir unir leur lumière à la clarté des flambeaux. Le silence de la nuit n'est troublé que par le murmure d'un ruisseau qui roule près de nous, et qui s'unit au chant des cantiques dont nous faisons retentir les échos d'alentour.

Nous ne nous lassions pas de contempler ce spectacle, mais l'heure déjà avancée nous força de rentrer. Le lendemain matin, le soleil dorait les cimes des montagnes, lorsque Monseigneur nous quitta pour aller donner le Sacrement de confirmation dans la paroisse de la Salette. À onze heures, Monseigneur est de retour ; mais Sa Grandeur nous quitte définitivement, bientôt après. Ce n'est que les larmes aux yeux que nous recevons sa dernière bénédiction. Le ciel, qui avait pris part à notre joie, semble vouloir prendre part à notre tristesse. Il se couvre de nuages et répand sur la terre une pluie abondante. On aurait dit qu'il versait des larmes. Il en est ainsi de toutes les fêtes de la terre ; elles durent peu de temps.

Quelques jours après, nous sommes allés nous consoler sur la Sainte Montagne, aux pieds de Notre-Dame de la Salette, où nous avons repris nos exercices accoutumés. Puisses-tu, mon cher frère, les partager bientôt ! »

Cette visite de Mgr Fava a été bien souvent renouvelée depuis, et toujours avec un vrai bonheur pour des enfants qui l'aiment comme un père, et aussi, nous aimons à le penser avec consolation pour le vénéré Pontife, que nous avons vu pleurer de joie en entendant les chants de circonstance exécuté pour le fêter. Disons, en passant, que c'est toujours une grande fête pour nos enfants, quand ils ont le bonheur de voir et d'entendre non seulement Mgr Fava, évêque de Grenoble, leur plus grand bienfaiteur, mais encore quelqu'un des prélats de l'Eglise. [26] Ce bonheur leur a été ménagé souvent par la Providence, sur la Montagne de la Salette. Ils ont été bénis successivement par tous NN. SS. Les Evêques qui ont visité la Montagne depuis l'établissement de l'Ecole, parmi lesquels nous devons mentionner au moins Mgr le cardinal Guibert, archevêque de Paris, et Mgr Paulinier, archevêque de Besançon. Ce dernier, en apprenant la fondation de notre œuvre, nous écrivait : « *Vous réalisez donc le rêve de mon épiscopat à Grenoble.* Ce vénéré Prêlat daigna nous transmettre une somme de 500 francs pour notre œuvre.

Nos enfants aiment aussi à fêter, à leur armée au sanctuaire, les membres du haut clergé, qu'on leur apprend à vénérer, en particulier MM. les Grands-Vicaires du diocèse de Grenoble, qui leur ont toujours témoigné une paternelle bienveillance. Parfois, ce sont des missionnaires venant des contrées lointaines, que nous conduisons auprès d'eux, et dont ils entendent les récits avec de saints transports. Quelquefois même, nous avons prié de pieux laïques de leur

dire quelques mots dans leur salle d'étude, pour les animer au bien. L'un d'eux, M. de Girald de Chateaufieux, membre du Comité des pèlerinages bretons, que la mort a ravi à l'Œuvre des pèlerinages, en 1882, peu après son retour de la Salette, ne manquait pas, dans sa visite annuelle au sanctuaire, de parler de Marie à nos enfants, avec une foi bretonne et un cœur à les émouvoir jusqu'aux larmes.

CHAPITRE V

NOUVELLES ADMISSIONS.

Le premier hiver touchait à sa fin ; il fallut songer à remonter au pèlerinage. Nos enfants quittèrent donc la maison de Saint-Joseph le 30 avril 1877. Ils étaient empressés de revenir au sanctuaire, où ils avaient passé de si heureux jours l'année précédente [27] et d'y célébrer le mois de Marie. D'un autre côté, leur présence au pèlerinage était alors, et a toujours été, depuis, tout à fait opportune, à partir de cette époque. Nos enfants ne sont-ils pas, par leurs chants et la manière pieuse dont ils exécutent les cérémonies, la vie du Pèlerinage et l'édification de ceux qui le visitent ?

Les épreuves des premiers mois, en écartant les sujets sur lesquels il y avait peu à compter, avaient amélioré l'Ecole, et c'est toujours ce qui est arrivé depuis. Nos enfants sont admis d'abord à une épreuve de six mois, après lesquels ils sont rendus à leur famille, s'ils sont incapables des vertus morales et des progrès intellectuels que nous exigeons d'eux. Le plus souvent, il n'est pas besoin de déclarer à un enfant que nous ne pouvons garder, qu'il doit retourner chez ses parents. Il le sent de lui-même. La piété de ses condisciples, un règlement assez ferme, sinon austère ; la privation de vacances au sein de la famille, et cela sans perspective d'intérêt humain (car la vie de missionnaire ne laisse espérer que des sacrifices, et non des avantages temporels), tout l'ensemble de la vie à l'Ecole, ne peut offrir des consolations qu'à des âmes généreuses et appelées de Dieu. Les jeunes gens qui ne savent pas goûter les consolations de la grâce et de la vertu, les seules que l'on trouve ici, sentent le besoin de s'éloigner. Qu'ils aient passé un temps plus ou moins long à l'Ecole, et à la charge d'une œuvre qui ne subsiste que par la charité, nous n'avons pas à le regretter trop, ni nos bienfaiteurs non plus. Quel laboureur, en jetant sa semence en terre, ose espérer que pas un grain ne restera sans germer ? Du reste, préserver l'enfance, la jeunesse, pendant quelques années ou quelques mois, des occasions dangereuses ; lui faire entendre le langage de la foi ; lui mettre sous les yeux les exemples des vertus parfois héroïques, pratiquées par des jeunes gens du même âge et de même condition, ce n'est pas, certes, une [28] œuvre inutile.

Le souvenir de ces années passées à l'Ecole ne sera-t-il pas un préservatif contre les séductions du monde ou, du moins un moyen de retour, à l'heure dernière ? Plusieurs de ceux qui nous ont quittés ont déjà paru devant Dieu, et nous avons eu la consolation d'apprendre qu'ils avaient fait une mort très chrétienne. D'autres n'ont pas tardé de comprendre que leur sortie était pour eux un grand malheur : et ils l'ont réparé en entrant dans d'autres Œuvres du même genre que la nôtre.

Du reste, les départs ne peuvent jamais diminuer le nombre de nos futurs missionnaires. Pour un qui veut partir, il y en a dix qui attendent leur entrée comme le plus grand des bonheurs. C'est ce qui nous arriva à la fin de la première année de l'Ecole. Et les nouvelles recrues, trouvant

les anciens tout formés à la discipline et au silence, n'eurent point de peine à les imiter. Les anciens, de leur côté, virent venir avec grande consolation ces nouveaux frères. C'est toujours, en effet, une fête à l'Ecole, que l'arrivée d'un nouveau. Nos enfants demandent tous les jours à Notre-Dame de la Salette, de susciter des vocations pour son Œuvre ; ils ne peuvent donc qu'être heureux, quand ils se voient exaucés. Aussi, quel accueil empressé font-ils à un nouveau venu ! Dès qu'il se présente, tous lui donnent l'accolade fraternelle et l'entourent de toutes sortes d'égards. Plus d'un nouveau, qui n'avaient jamais reçu de leur vie autant de marques d'une sincère affection, en ont été aussi étonnés qu'émus.

On confie le nouvel arrivé à un ancien qui, sous le nom d'Ange est chargé de veiller sur lui, de le guider partout, de le mettre au courant des usages et de le pourvoir de livres et de tout ce qui lui est nécessaire. Les nouveaux, à leur tour, ne tardent pas à consoler les anciens par leurs bons sentiments. On attend [29] qu'ils aient fait leur retraite, pour leur permettre de communier avec les anciens. Un jour donc, qu'un des Missionnaires recommandait à ces derniers de faire la communion pour le triomphe de l'Eglise, un nouveau, qui était présent, se mit à verser des larmes. Le Missionnaire le prit ensuite en particulier pour en savoir le sujet : Est-ce que le temps vous dure ? mon enfant, lui dit-il. Oh ! Non, mon Père, je suis bien content ici. Qu'est-ce donc qui vous chagrine ? C'est, mon Père, que je n'aurai pas le bonheur de communier avant que la retraite se fasse.

Un autre enfant, nouvellement arrivé, rencontre M. le Directeur, qui lui demande aussi si le temps ne lui dure pas. Oh ! Oui, dit-il, le temps me dure de voir venir la retraite. Pourquoi donc ? Parce que je tiens à faire une confession générale.

On le voit, il y a de l'esprit de foi dans ces âmes. Et une retraite attendue avec de si saintes dispositions ne peut manquer de les affermir et de les perfectionner.

A la fin de l'année 1877, nous avons plus de trente-enfants admis ; quelques jeunes gens, ayant fini leurs études, se présentaient aussi pour faire leur philosophie et leur théologie. Notre œuvre apostolique semblait donc, dès lors, fondée avec ses diverses branches. Elle comprend, en effet, non seulement les enfants qui font leurs études de français, de latin et de grec, mais encore ceux qui, ayant fini leurs premières études, se décident en toute liberté, après une sérieuse épreuve, à se faire missionnaires, et ensuite poursuivent leurs études de philosophie et théologie jusqu'au sacerdoce. [30]

CHAPITRE VI

NOS PREMIERS BIENFAITEURS

À la vue de premiers fruits produits dans les âmes de nos chers enfants, des espérances qu'ils nous faisaient concevoir, des demandes nombreuses d'admission qui nous arrivaient, nous aurions été inconsolables si la charité chrétienne ne fut venue nous permettre d'ouvrir l'Ecole à un plus grand nombre. Mais Celui qui donne à l'enfance de saints désirs (ce qui est plus précieux que les biens d'ici-bas), sait aussi donner du pain aux pauvres.

Dès l'ouverture de notre école, Mme J. Jouvin de Grenoble voulut bien se charger de la pension de l'un de nos jeunes gens. Cette première charité ne suffit point à son zèle, car peu de temps après elle en adopta un second. En 1883 nous avons eu la douleur de perdre cette

généreuse bienfaitrice et nous demandons humblement à ceux qui liront cette ligne de nous aider à prier pour le repos de son âme.

Une autre dame de la même ville, nous offrit aussitôt mille francs, et depuis lors, elle n'a cessé de nous envoyer des secours. Récemment encore, elle offrait à nos étudiants agriculteurs une machine à battre qui, en abrégant leurs travaux, leur fait bénir leur bienfaitrice.

À la date du 8 décembre, deux sœurs qui paraissent d'une condition assez modeste nous écrivait la lettre suivante :

À... le 8 décembre 1876

Monsieur

Aujourd'hui fête de l'Immaculée-Conception de Notre Bonne Mère du Ciel..., après avoir réfléchi devant Dieu et désirant lui plaire, nous venons vous faire part d'un projet, qui est celui d'adopter un enfant du collège apostolique, que vous venez de fonder sur la montagne de la Salette. [31] Nous l'adoptons donc en prenant sur nous la charge de payer une pension.

Désirant vivement essuyer les larmes de notre Mère du Ciel, désirant la consoler, désirant répandre ses larmes afin que tous les cœurs en soient imprégnés, désirant répondre aux commandements que la sainte Vierge fait aux deux petits bergers de la Salette en leur disant : Faites-le passer à tout mon peuple, nous nous sommes dit : Nous aurons un apôtre qui ira en notre nom remplir cette mission.

Mais au moins que l'enfant que vous recevrez en notre nom soit un enfant, où vous aperceviez des dispositions qui vous décèlent un ardent apôtre. Car à vous parler franchement : si le sacrifice que nous allions nous imposer était simplement pour former à un état quelconque, notre but ne serait pas rempli. Mais, comme nous trouvons votre œuvre des plus excellentes, voilà, pourquoi nous venons y prendre notre petite part.

Voici donc la manière dont nous pensons agir. À partir du 10 décembre courant, fête de Notre-Dame de Lorette, fête de la maison de Dieu, de cette maison miraculeuse d'où est sorti Celui qui a fondé le premier collège apostolique, comptez-nous au nombre des vierges qui deviendront mères en adoptant un enfant de votre école.

Nous prenons cet engagement, s'il est à peu près conforme aux usages, pour la durée de sept années consécutives, dans le but d'honorer les sept douleurs de la Sainte Vierge. Veuillez agréer, etc.

Le pieux engagement a été tenu, et une des pieuses sœurs, récemment décédée, laisse un prêtre qu'elle a fait élever, et qui prie pour elle. Celle qui lui survit trouve une consolation à sa douleur dans les encouragements de son fils adoptif.

Une jeune fille, dans le même temps, nous envoyait 25 Fr. avec cette lettre :

« Je vous adresse pour votre école cette offrande, que j'ai promis à Notre-Dame d'envoyer à cette œuvre si j'obtenais une grâce qui m'a été accordée.

Veillez avoir la bonté de m'envoyer un petit imprimé, n'importe quoi, comme preuve que vous l'avez reçue, afin que je sois bien tranquille sur l'accomplissement de ma promesse ». [32] On le voit, Notre Seigneur a pour agréable cette œuvre, puisqu'il accorde des faveurs aux âmes qui s'y intéressent.

La communauté des Ursulines du Pont-de-Beauvoisin organisa cette année-là, pour venir en aide à notre œuvre, une petite loterie parmi les pensionnai-du couvent et les connaissances du dehors. La somme de 300 Fr. fut ainsi réalisée.

Une petite fille de Pouzolles (Hérault), âgée de 10 ans, eut l'inspiration d'offrir à l'École cléricale 10 Fr. d'étrennes qu'elle avait reçus au 1er janvier, réclamant en retour des prières pour ses parents défunts et pour elle-même, qui se préparait alors à sa première communion. Nos enfants ont prié pour cette jeune bienfaitrice ; et Notre-Dame a béni, nous n'en doutons pas, celle qui a su exercer de si bonne heure le zèle et la charité.

Mais quoi de plus touchant que les sympathies religieuses que rencontrait notre œuvre parmi les âmes dépourvues des biens de ce monde, mais riches de ceux de la foi ! Une pieuse demoiselle nous écrivait :

L'œuvre de vos enfants me devient chère, je veux, t'avoir du zèle pour la faire connaître. Ce qui me désole c'est de songer que vous en refusez faute de ressources. Ces-enfants deviendront les miens. Eh ! le croiriez-vous ? Pour eux déjà j'ai reçu des mépris, mais qu'importé, j'ai gagné pour eux cinq francs. Lorsque j'aurai une petite somme, je vous enverrai le tout ensemble. Hier, j'ai fait une communion pour eux. Une personne m'a promis un sou par semaine si je veux, m'a-t-elle dit, aller le mendier. Oui, pour eux, je me ferai mendicante avec plaisir : c'est de bon cœur que je leur donnerai mes économies. Si j'avais su cela plus tôt, je n'aurais pas tant dépensé.

Celui qui exauce les désirs des pauvres et voit la préparation de leur cœur, ne laissera pas sans récompense le zèle et les pieuses industries d'une humble ouvrière qui, avec toute l'ardeur d'une âme embrasée de charité, nous écrivait aussi : Je viens vous prier de vouloir bien dire une messe à No- [33] tre-Dame de la Salette avant le 15 de ce mois, si c'est possible, et de mettre le numéro de loterie ci-joint sur l'autel pendant le saint sacrifice de la messe. Je voudrais que la sainte Vierge me fit gagner le gros lot, afin de pouvoir contribuer à l'œuvre de Notre-Dame de la Salette, tant cette œuvre répond aux aspirations de mon âme et à mes devoirs de reconnaissance envers la très sainte Vierge.

Veillez, en attendant le jour où j'aurai le bonheur de pouvoir réaliser les désirs de mon cœur envers la Très Sainte Vierge, prier et faire prier vos enfants à mon intention.

Est-elle moins admirable la lettre d'une jeune fille qui écrivait à son frère, admis dès lors parmi nos enfants.

Mon bien-aimé frère, je vais commencer à travailler pour faire la petite dot que j'ai promise pour toi. Oui, plus que jamais, je vais travailler avec toute la force que Dieu me donnera. Que je vais être heureuse de penser que toutes mes petites économies vont être employées à faire élever un frère qui, un jour, gagnera des âmes à Jésus-Christ.

Nous n'étions donc pas seuls à faire cette œuvre. Dès lors, la charité était avec nous.

CHAPITRE VII

LA VIE DE NOS ENFANTS.

Les dévouements qu'inspira notre œuvre dès les premières années nous engagèrent à la poursuivre avec ardeur : et, depuis 1876 jusqu'à l'heure où nous écrivons, sans suspendre le service du pèlerinage, les missionnaires ont consacré presque tout le temps que le ministère leur laissait libre à cette chère jeunesse, *l'espérance du troupeau* comme le disait saint Vincent de Paul. Il serait facile de suivre nos enfants, année par année ; nous aurions à glaner partout des faits édifiants, des paroles capables de révéler des âmes chères à Dieu ; et, certes, ce ne serait pas sans agrément que nos bienfaiteurs suivraient de tels récits. Les premières vertus de l'enfance ont tant d'attraits ! Les fleurs dont se couvre un arbre au printemps ne sont pas. Il [34] est vrai, des fruits, mais elles n'en ont pas moins de charmes. Toutefois, rien n'est uniforme comme la journée et les ans d'un jeune écolier ; il nous semble donc meilleur d'introduire avec nous, à l'Ecole, nos bienfaiteurs, et de leur faire connaître la vie intime de nos enfants ; ils auront ainsi une idée complète et exacte de notre œuvre.

Nos enfants se lèvent toute l'année à 4 heures et demie ; toutefois, ils ont en hiver au moins 8 heures de travail, car pendant la rude saison, ils vont prendre leur repos de meilleure heure. Au premier signal du lever, celui qui préside le dortoir dit à haute voix : *Benedicamus Dimino*, Bénissons le *Seigneur*, et tous répondent : *Deo gratias*, Grâces à Dieu. Celui qui préside ajoute : *Mon Dieu*, et les enfants reprennent : *Mon Dieu, parce que vous êtes infiniment aimable, je vous aime par-dessus tout, et pour l'amour de vous, je vous offre mon cœur et tout ce que je ferai, dirai et penserai aujourd'hui*. À l'instant tous se lèvent, mettent leurs vêtements, se lavent fortement le visage, le cou et les mains, et font eux-mêmes leur lit ; puis, à un premier signal, ils se rangent devant la porte du dortoir, attendant un second signal pour se rendre à l'Eglise sur deux fils et les bras croisés. Ils entrent ainsi dans le saint lieu, font deux à deux la genuflexion et vont prendre leur place dans le chœur. C'est l'un d'eux qui fait ordinairement la prière. A cinq heures, la prière est terminée et les enfants quittent l'église de la même manière qu'ils y sont venus. Ils vont faire la méditation sous la direction d'un des Missionnaires dans leur salle d'étude. Cet exercice dure vingt-cinq minutes ; mais les cinq dernières minutes sont consacrées à faire rendre compte aux enfants du sujet de la méditation ; c'est là un moyen de les y rendre attentifs, et de leur en faire retirer du fruit. Cette première partie de la matinée ainsi consacrée à Celui qui a droit aux prémices de notre vie, ne peut manquer d'attirer sur la jour-[35]-née entière les bénédictions du Ciel.

Vient ensuite l'étude, pendant laquelle nos enfants sont seuls : aucun de leurs maîtres ne surveille les heures de travail. On trouvera que c'est imprudent. Il en serait ainsi avec d'autres enfants, sans doute, mais depuis le commencement de notre œuvre jusqu'à ce jour, nous n'avons jamais senti la nécessité, ni même l'utilité de cette surveillance. Toutefois, il faut ajouter que dans notre école il y a toujours eu des sujets d'une vertu éprouvée, remplissant ce devoir à la place et à la satisfaction de leur directeur : et d'ailleurs l'esprit de foi, et la piété de nos enfants nous rassurent. Avant ou après l'étude du matin, la sainte messe. C'est un bonheur pour nos enfants de l'entendre et plus encore de la servir. Il en a été ainsi dès le commencement. Une des

principales pénitences de nos enfants, c'est d'être privés de servir la messe à leur tour. C'est une faveur enviée de remplir cette sainte fonction pendant la récréation du matin. Que si l'occasion de servir la messe est offerte au commencement du déjeuner, on le quitte avec empressement pour se rendre à l'église. On a toujours évité de faire servir deux messes de suite au même enfant, soit afin de le préserver de la routine, soit afin de lui laisser plus de temps pour l'étude ; mais quelle joie pour quelques-uns, quand des circonstances particulières leur permettent de servir plusieurs messes de suite ! Et au pied de l'autel quelle attention aux plus petites prescriptions du cérémonial ! Les prêtres en sont frappés et plusieurs n'ont pu se défendre d'embrasser leur petit enfant de chœur, tant ils en étaient ravis. Au commencement de la messe à laquelle ils assistent, nos enfants psalmodient Prime du Bréviaire Romain.

Un substantiel potage, accompagné de pain et d'eau à discrétion, fait, à sept heures et demie, tous les frais du déjeuner de nos enfants, qui est toujours assaisonné de la lecture de la vie des saints, premier repas est suivi d'un quart d'heure de [36] récréation. Après la récréation, classe. Les Missionnaires n'étaient pas en nombre suffisant pour faire toutes les classes ; ils ont dû se servir jusqu'en 1888 des plus avancés de leurs élèves pour enseigner les commençants, et là encore on a pu constater le bon esprit de nos élèves. On a vu, en effet, un bonhomme de quinze ans faire, avec une gravité imperturbable, la classe à douze condisciples, parmi lesquels se trouvait un conscrit ; et pourtant jamais de révolte, ni de contestations trop opiniâtres. Les matières de l'enseignement sont à peu près les mêmes à notre école que partout ailleurs. Toutefois, on a cru bon d'y donner une plus large part aux auteurs chrétiens, dont l'étude contribue tant à nourrir l'esprit de la jeunesse des pensées de la foi, et tend par là même plus directement au but d'une vocation sainte. Aussi nos enfants n'ont-ils aucun effort à faire pour citer dans leurs lettres des passages des Pères ou de la Sainte Ecriture.

Vers dix heures, ils ont encore une récréation d'un quart d'heure, après laquelle ils étudient jusqu'à midi moins sept minutes. Ces sept dernières minutes sont consacrées à un petit examen de conscience que leur fait leur directeur, et après lequel ils demandent tous ensemble pardon à Dieu, en récitant à haute voix l'Acte de Contrition.

Midi est l'heure du dîner, qui est précédé du Bénédicité du Bréviaire Romain et se prend en silence, excepté les jours de fête. Chaque enfant lit à son tour une page d'un livre édifiant ou instructif. Celui qui préside le réfectoire fait interrompre de temps en temps la lecture, et demande à quelques-uns des enfants d'en rendre compte. C'est ce qui les tient tous, attentifs. Quelques-uns d'entre eux ont charge de remettre la table et de faire le service pendant le repas. Après le dîner, tous se rendent à l'église en psalmodiant gravement le *Miserere*. [37]

Après avoir achevé les grâces devant le saint Sacrement, ils récitent à haute voix le *Tantum ergo*, et vont prendre leur récréation, dont une partie est consacrée aux travaux manuels. Il en a été ainsi dès la fondation de notre œuvre et nous avons eu lieu de nous en applaudir. Le travail manuel va bien aux Missionnaires, témoin saint Paul, qui, par le fruit de son travail, pourvoyait à sa subsistance, à celle de ses compagnons d'apostolat et aux besoins des pauvres. Le travail préserve les enfants de l'ennui des longues récréations, de la grande effervescence qu'occasionnent les jeux, des conversations inutiles ou dangereuses auxquelles laissent place les promenades. Il fait acquérir plus vite une certaine maturité, et, tout en soulageant l'esprit fatigué par l'étude, il donne au corps assez de mouvement pour le fortifier.

Les congés et les vacances sont donc consacrés à ces travaux. Aussi, depuis que nous avons eu nos enfants, les économes de nos résidences n'ont point eu à louer des ouvriers pour cultiver le jardin, ou pour rentrer les récoltes. Il leur a suffi de faire appel à la bonne volonté de nos élèves. Que dis-je ? en des jours d'hiver ou de pluie, quand il n'est pas possible de travailler à la campagne, ces chers enfants aiment à se rendre utiles, soit en préparant les légumes qui leur servent d'aliments, soit en réparant leurs vêtements, ou leurs chaussures.

C'est un bonheur, pour ceux qui réussissent dans quelque métier, de mettre leur petit talent au profit de leurs frères et de leurs pères. Nous avons, dans une résidence bien connue de nous, des charrues et des chars qui sont de la façon de nos jeunes gens. Sauf les jours de congé et le temps des vacances, la récréation qui suit le dîner finit à deux heures moins un quart ; au signal de la cloche, nos enfants vont psalmodier Vêpres et Compiles du Bréviaire le Saint-Sacrement. Les Compiles sont suivies [38] de l'étude et de la classe. A quatre heures et demie, le goûter traditionnel dans les maisons d'éducation. Puis la visite à la sainte Vierge. Cet exercice se fait d'une manière singulièrement touchante. Les enfants se rendent aux pieds de la Vierge qui pleure, et l'un d'eux, après avoir fait le signe de la croix, dit à haute voix : *Ce sont nos péchés qui ont fait pleurer la sainte Vierge ; demandons-en pardon à Dieu de tout-nôtre cœur* : et tous répondent à cette invitation par l'*Acte de Contrition*, qu'ils récitent tous à la fois. Afin de consoler notre bonne Mère, reprend celui qui préside, demandons-lui instamment la conversion des pauvres pécheurs, et tous disent à cette fin le Pater et l'Ave, avec l'invocation à Notre-Dame de la Salette.

Après avoir répété la même prière pour les neuvaines qui leur sont demandées, ils se rendent devant la Vierge conversant avec les petits pâtres. La sainte Vierge, dit l'un d'eux a recommandé de faire passer ses enseignements à tout son peuple, demandons-lui la grâce de bien accomplir cette recommandation, en devenant tous de bons missionnaires : suit la récitation d'un *Pater* et d'un *Ave*. Toutefois, ceux qui songent à devenir des apôtres ne peuvent pas ne penser qu'à eux-mêmes. Aussi ajoutent-ils aussitôt : Demandons pour les enfants qui désirent, comme nous, se consacrer au service de Notre-Dame de la Salette, et qui ne le peuvent pas encore, la grâce de ne pas perdre leur vocation. Et tous ensemble récitent dans ce but la même prière.

Quand ils sont arrivés au pied de la statue qui représente Marie remontant au ciel : Demandons à notre bonne Mère, dit l'un d'eux, la grâce d'aller la rejoindre au Ciel, après que nous aurons bien travaillé à la faire aimer ici-bas. Notre Père... Je vous salue, etc.... Demandons cette même grâce pour tous nos parents et pour tous nos bienfaiteurs. C'est la dernière invitation que les enfants s'adressent à eux-mêmes et qu'ils font [39] suivre des mêmes prières ; et c'est par là que se termine leur visite de tous les jours à la sainte Vierge. Chers bienfaiteurs, vous le voyez, vous n'y êtes point oubliés. L'étude succède encore à cet exercice, jusqu'à ce que six heures et demie l'amènent la lecture spirituelle, à laquelle nos enfants consacrent près d'une demi-heure tous les jours.

Après la lecture, en été ; le souper, en hiver : le chapelet, la prière du soir, le chant d'un cantique, de préparation de la méditation du lendemain, le chant du *Salve Regina* que connaissent si bien nos pèlerins, enfin le coucher. Quand les enfants sont arrivés au dortoir, ils se rangent en demi-cercle autour du missionnaire qui les dirige, et qui leur livre à tous une

pensée pieuse, puis ils tombent à genoux, et, prosternés, reçoivent sa bénédiction. Quand tous sont dans leur couche, celui qui préside le dortoir dit à haute voix : *In manus tuas Domine ; entre vos mains Seigneur* ; et tous répondent : *Commendo Spiritum meum ; je remets mon âme*. Ainsi finit la journée de nos enfants, journée à laquelle Dieu a sa grande part.

CHAPITRE VIII

L'ESPRIT DE NOS ENFANTS

Nous avons introduit, pour ainsi dire, nos bienfaiteurs dans notre école. Nous les avons laissés suivre nos enfants, depuis leur réveil jusqu'à leur repos du soir. Mais ils n'ont vu encore, si l'on peut ainsi dire, que le corps de notre œuvre ; et nous voudrions leur révéler l'âme qui donne à ce corps la beauté et la vie : en d'autres termes, nous voudrions leur faire connaître l'esprit de nos enfants. C'est l'esprit de foi que la crainte de Dieu et la piété accompagnent d'ordinaire. Toutefois, quand nous disons que tel est l'esprit de nos enfants, nous n'entendons pas, on le conçoit sans peine, affirmer que tous ceux qui passent [40] à l'école l'ont ; mais nous voulons dire c'est l'esprit général de ceux qui persévèrent. Ces chers enfants ont apporté la foi de leur famille. Certes, ce que nous avons dit déjà et ce que nous dirons plus loin, prouvera clairement à tous qu'ils appartiennent à des familles chrétiennes. Quelques-uns ont surtout des mères d'une foi digne d'Abraham. Pour n'en citer qu'une preuve : l'un d'eux avait écrit à sa mère une lettre, que nous hésitions à confier à la poste, craignant que le cœur maternel n'en fût affligé. Et il en eût été ainsi assurément pour une femme vulgaire, car l'enfant manifestait des sentiments admirables de détachement de la famille, et un grand désir de tout sacrifier pour Dieu. Bientôt après la mère qui exerce l'humble profession de domestique, lui répondait par les lignes suivantes :

« Cher fils,

« Je suis contente de voir que tu t'habitues bien et que tu apprends bien ; ton écriture n'est plus la même. Je suis heureuse de voir que tu es courageux : c'est ce qu'il faut être sur cette terre, qui n'est qu'un lieu de passage ; aie du courage jusqu'à la fin, tu sais qu'il est dit : C'est du dernier des combats que dépend la victoire. Cela ne me fait rien quand même tu ne penses plus à moi ; fais ce sacrifice à Dieu, je ne suis pas jalouse que tu aimes mieux une autre Mère que moi ; Celle-là, va, tu as raison de la préférer. Elle te donnera mieux ce que tu lui demanderas que moi ; je me réserve une chose, c'est que tu la pries tous les jours pour moi, ainsi que le Sacré-Cœur »

Du reste, qui n'en conviendrait, par les temps que nous traversons ? Il faut être catholique sincère pour donner à une œuvre comme la nôtre, sans espoir d'intérêt humain, un enfant à l'âge de 13 à 14 ans, au moment, par conséquent, où il peut rendre déjà de sérieux services ou dans un atelier ou dans les champs. Du reste, les enfants et les jeunes gens qui n'ont pas une foi vive, songent à tout autre chose qu'à quitter le monde et qu'à vouer leur vie au salut des âmes, sans avantage temporel à recueillir. Voici la lettre que [41] nous écrivait un de nos enfants en sollicitant son admission. On se convaincra, en la lisant, des motifs surnaturels qui animent ceux qui viennent se ranger sous la bannière de Notre-Dame de la Salette :

Monsieur le Supérieur.

Vous vous souvenez sans doute du pauvre enfant de P ..., qui aspirait au bonheur d'être admis à votre école, et que vous avez renvoyé au mois de mai. J'ai vu le temps s'écouler avec bien d'impatience ; mais en voyant arriver le mois de mai, je sens mon cœur partagé entre l'espérance et la crainte.

Voudront-ils enfin me recevoir ? Me reverront-ils encore. Me faudra-t-il passer quelque temps encore au milieu de ce monde corrompu que j'abhorre ? Voilà les questions que je me pose chaque jour et que je ne puis résoudre.

Cependant la confiance domine encore la crainte, et finalement je me dis : non, ils ne me reverront plus, et j'ai la ferme confiance qu'ils auront la bonté de me recevoir parmi leurs enfants, qui doivent être si heureux de se trouver loin de ce monde méchant, où l'on ne trouve que lassitude et dégoût.

J'attends donc, Monsieur le Supérieur, votre réponse avec la plus grande confiance, en priant Notre-Seigneur Jésus de m'aider, et de faire que je sois un jour un bon Missionnaire selon son cœur. - P., 14 avril 1879.

Si déjà la foi puisée dans la famille est si ferme, qu'en doit-il être, lorsque nos enfants, arrivés sur la Montagne de la Salette, sont tout environnés et imprégnés d'une atmosphère de foi ? Les manifestations religieuses dont le pèlerinage est le théâtre, les exemples des pèlerins, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on voit en ces lieux élève l'âme au-dessus de la terre ; et dès lors le surnaturel se dresse devant elle et l'envahit. Ceux qui ont fait le pèlerinage nous comprennent, et pressentent ce que serait devenue leur vie, s'ils avaient pu bâtir leur tente sur ce nouveau Thabor. Ce bonheur qu'ils n'ont pu se procurer la Providence l'a ménagé à nos enfants. Tous ont passé une partie du temps de leur éducation sur [42] cette Montagne sainte ; et c'est là qu'ils ont puisé la foi, soit dans les faits dont ils sont là les témoins, soit dans les exhortations fréquentes de leurs maîtres, soit dans les exemples de leurs condisciples. Aussi cette foi se traduit-elle chez tous, dans leur attitude à l'église, dans leurs conversations particulières, dans leurs lettres surtout.

Ils ne connaissent presque pas d'autre langage que celui de la foi.

Cette foi vive leur inspire d'abord une grande crainte de Dieu. Quelle délicatesse de conscience chez quelques-uns ! Comme ils s'alarment de tout ce qui a l'apparence du mal ! Que de fois avant la communion, ils viennent manifester les doutes qui les arrêteraient, si la parole du prêtre n'était là pour les rassurer. L'un craint de ne pouvoir communier, parce qu'il s'est trop dissipé dans une récréation, l'autre parce qu'il n'a pas assez dit d'oraisons jaculatoires la veille, et quand on lui demande combien il en a fait, il peut répondre : À peu près une centaine. Que de fois, sur le conseil de leurs directeurs, ils font cette prière : *Mon Dieu, faites-moi mourir plutôt que de vous offenser !* L'un d'eux dérangeait souvent ses voisins d'étude en faisant continuellement avec les lèvres un bruit inarticulé. On l'avertissait dans la monition fraternelle, car il faut dire que nos enfants, deux fois par semaine, en présence de celui qui les dirige, se font remarquer les uns aux autres tous leurs défauts. Mais ce cher enfant continuait toujours. Le directeur, un jour, l'appelle et lui demande comment il garde ainsi cette manie, et comment il en est venu à contracter cette désagréable habitude. L'enfant répond alors qu'il avait dit si

souvent : *Plutôt mourir, mon Dieu, que de vous offenser*, qu'il ne pouvait se défendre de le redire sans cesse.

Cette horreur du mal leur fait redouter le monde ; et pour eux, le plus grand des malheurs serait d'être obli-[43]-gés de quitter l'école. L'un d'eux avait un rhume qui résistait aux remèdes. « Oh ! que je crains que ce malaise n'augmente et n'amène une grave maladie ! » lui dit l'un des directeurs d'un air triste, afin d'obliger l'enfant à se ménager et ne pas faire d'imprudences. En réfléchissant à cette parole et au ton avec lequel elle avait été dite, l'enfant conçut la crainte que cette indisposition ne le fit renvoyer. « Père, dit-il, n'ayez pas peur, ce n'est rien. Ah ! si vous me renvoyez, je suis damné dans quinze jours. Un autre paraissait redouter la visite de l'un de ses oncles, homme pourtant assez estimable. Remarquant cette disposition dans cet enfant, un des directeurs lui en demande la raison ; et l'enfant répond que cet oncle avait cherché à le faire retourner dans le monde, et qu'à cause de cela il n'aimait pas sa visite. Un troisième, entendant parler des expulsions, disait : « Ah ! si on devait nous chasser, qu'on ferait mieux de nous mettre à mort, que de nous rejeter au milieu du monde ». Nous ne pouvons penser sans émotion à un cher jeune homme obligé, pour raison de santé, de quitter l'école ; quelles larmes ! Quelle douleur ! Quels déchirements !...

CHAPITRE IX

LA PIÉTÉ DE NOS ENFANTS.

Cette horreur du monde et de ses dangers suppose outre la crainte de Dieu, qui est le premier fruit de la foi et le commencement de la sagesse, la vraie piété qui en est le couronnement. En indiquant les divers exercices de la journée, de nos enfants, nous n'avons pas remarqué qu'ils les commencent, et finissent tous par la prière. C'est ce qui se fait partout. Mais ce que l'on trouve difficilement ailleurs, c'est l'esprit de prière qui vivifie tout parmi nos enfants. Chaque fois que l'heure sonne, tous se lèvent, suspendent leur travail, même les travaux manuels, [44] pendant les congés, et récitent quelques invocations à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge, aux Anges gardiens, aux saints Patrons. Mais ces invocations, dites en commun, ne peuvent pas satisfaire la dévotion de chacun d'eux. Aussi, les voit-on porter partout cette habitude de la prière, qui est le plus puissant moyen de sanctification. En se rendant de la récréation à l'étude, de l'étude au réfectoire on à l'église, de l'église au dortoir, ils prient. Les voyant ainsi recueillis, un pèlerin demandait s'ils se préparaient à la première communion. D'autres à cette vue concevaient le désir de venir en aide à notre œuvre afin d'avoir part à des prières, qui semblaient si ferventes.

C'est ainsi qu'un prêtre de nos amis nous écrivait du diocèse de Valence les lignes qui suivent :

Une personne qui a visité le sanctuaire de la Salette a été tellement édifiée par les enfants de votre école, qu'elle a voulu, avant de mourir, lui donner un gage de son estime et de son affection, en confiant pour elle à une amie un billet de banque de nos francs. C'est donc ce que je me hâte de vous faire parvenir, en priant vos petits-enfants de dire pour le repos de son âme un fervent Requiescat in face n'oubliant pas non plus celui, qui leur porte un intérêt tout particulier, et qui appelle sur eux les bénédictions les plus abondantes du Seigneur. Agréez, etc.

Un autre prêtre vénérable venait souvent à la Salette, et ce qui l'y attirait, disait-il, c'est la piété de nos enfants. Quand je les vois entrer à l'église, ajoutait-il, c'est pour moi plus qu'un sermon.

C'est un bonheur pour tous ces chers enfants, d'obtenir la permission de prendre quelques instants, sur un congé ou sur une longue récréation, pour faire une visite au Saint Sacrement, à la Sainte Vierge, on pour parcourir, en méditant, les stations du chemin de la croix. Les plus âgés font ce dernier exercice presque tous les jours, afin de gagner les indulgences nombreuses, qui y sont attachées, pour leurs parents et leurs bienfaiteurs défunts. [45]

Dans les premières aimées de notre Œuvre, le Saint Sacrement restait exposé à la Montagne, pendant la nuit du samedi au dimanche. Nous avons d'abord pris le parti de ne pas laisser se lever nos enfants pour l'adoration nocturne, afin de ne pas les fatiguer. Mais il fallut en revenir, le Missionnaire qui les surveillait au dortoir étant, tous les samedis soir, assailli de demandes. Il était fort embarrassé pour désigner ceux qui auraient le bonheur de faire une heure d'adoration pendant la nuit, tellement étaient vives les supplications de chacun. Chaque enfant ne manquait pas, en effet, de présenter toutes les raisons qui pouvaient lui faire espérer de remporter cette pieuse victoire sur ses condisciples. L'un avait un parent malade ; un autre devait se préparer à recevoir bientôt le sacrement de confirmation ; un troisième promettait d'être bien sage et d'aimer bien le Missionnaire, qui lui accorderait cette faveur. Ils trouvaient enfin mille petites ruses innocentes, pour surprendre une réponse favorable. Ceux mêmes qui, plus faibles de santé, auraient eu besoin d'un plus long sommeil, ne se lassaient pas de réitérer leur demande en sorte qu'on sévit comme contraint d'accorder, chaque samedi, une heure d'adoration à plusieurs.

Un de nos anciens offre un jour, à un nouveau venu, ses services d'introducteur. Bientôt il lui a tout fait voir et comprendre : réfectoire, dortoir, salles d'étude et de classe, sans oublier le local des récréations. Il ne reste plus que la chapelle ; le consciencieux cicérone a réservé cette visite pour la fin : ce sera le bouquet. Pendant que, déjà vieux camarades, ils gravissent l'escalier qui conduit au saint lieu, le nouveau hasarde timidement une question : « Ne me ferez-vous pas voir le trésor ? » Ou montre, en effet, aux pèlerins de la Salette, sous le nom de Trésor, une armoire où sont contenus nos plus riches [46] vases sacrés, et le diadème de pierreries qui couronne la statue de la Vierge. Et tout le monde sait que ces richesses sont des dons de la piété et de la reconnaissance. Le *cicérone* ne se déconcerte pas : le Trésor, dit-il, nous y voici, mon frère. Et, prenant la porte de la chapelle du même doigt qui vient d'offrir l'eau bénite au nouveau, il montre le Tabernacle en disant : « Le Trésor, il est là ».

Le Trésor de nos enfants est donc dans le Tabernacle ; et là où est le Trésor, vous êtes sûrs de trouver leur cœur. Beaucoup d'entre eux font des efforts surhumains pour qu'on leur permette de communier, deux fois dans la semaine. Ils sont pénétrés de cette vérité, que ce n'est pas tout, de communier, mais qu'il faut bien s'y préparer. Et c'est là tout le secret de cette piété qui étonne. La fréquentation des sacrements, voilà le moyen qui nous a donné des enfants pieux et vertueux. Sans doute, nous ne négligeons pas l'emploi des autres moyens. Nous procurons, par exemple, trois fois par an, à nos enfants, le bienfait d'une retraite de quelques jours. Nous avons d'abord laissé la facilité à nos enfants de prendre, pendant leur retraite, leur récréation comme à l'ordinaire, tout en permettant de garder le silence à ceux qui en feraient la demande.

Mais tous ayant demandé à s'imposer cette mortification, il est devenu de tradition qu'on ne parle pas à l'école durant les retraites pas même à l'heure des récréations. Aussi, ces saints exercices opérèrent-ils d'heureux fruits dans ces âmes de bonne volonté.

Voici en quels termes un de nos enfants parlait à son père de sa première retraite faite à l'école :

« Très cher père,

Voilà les jours de retraite passés, ainsi que notre saint jour de communion ; et je n'ai pu attendre plus longtemps de vous faire part des sentiments que j'ai éprouvés en ce beau jour.

Je vous avais dit, mon cher père, que la retraite allait commencer vers la fin de la même semaine, où vous m'êtes [47] venu voir ; mais, par suite de plusieurs circonstances, elle a été renvoyée jusqu'à ce jour : c'est hier que j'ai eu le bonheur de faire la sainte communion, qui est aussi ma première communion, sur cette Montagne.

Il me semble avoir entendu dire qu'on avait demandé à une jeune fille, au jour de sa première communion, ce que c'était qu'un jour de communion et qu'elle avait répondu : C'est un jour de paradis sur la terre. Oh ! Jamais je ne l'ai si bien goûté qu'hier, car quoiqu'il y eut quelques brouillards, tout me semblait plus beau : le ciel, la terre, le sanctuaire, les montagnes qui nous environnent, tout avait je ne sais quoi de plus que les autres jours.

Oh ! Mes chers parents, voudriez-vous croire que j'ai demandé à Dieu, hier soir, la grâce de me faire mourir pendant la nuit, si je ne devais jamais être en état de péché. Mais puisqu'il m'a refusé cette grâce, et qu'il ne veut, bien certainement que le salut des âmes, cela me donne je ne sais quels pressentiments de mon avenir. Il a peut-être envie de faire de moi un saint et ardent Missionnaire de Marie ; c'est ce que d'ailleurs je souhaite de tout mon cœur. Ainsi, mes chers parents, je puis presque vous dire que mes six mois d'épreuve sont passés, à moins qu'il ne survienne en moi une révolution ; mais je prierai tant Dieu et notre bonne Mère que je pense qu'ils me conserveront dans mes petits sentiments d'amour pour eux : et je vous prie, mes chers parents, de continuer à prier pour moi dans ce même but ».

Il est d'usage que chaque retraite se termine par une consécration à la Sainte Vierge, après laquelle toutes les résolutions prises et écrites sont déposées à ses pieds, afin qu'elle les bénisse.

La dévotion au Sacré-Cœur, à la sainte Enfance de notre-Seigneur, à la sainte Vierge et à saint Joseph, sont aussi en grand honneur parmi nos enfants. C'est pendant un mois qu'ils célèbrent ces dévotions si catholiques ; et ces mois amènent toujours parmi eux un redoublement de ferveur et des efforts plus qu'ordinaires, pour pratiquer les vertus chrétiennes et s'appliquer à l'étude. Que de baisers reçoivent les piétés de l'Enfant Jésus dans sa crèche, depuis la Noël jusqu'à la Présentation ! Que de visites sont faites devant la statue du Sacré-Cœur pendant le mois de juin ! Que de prières ferventes sont adressées à Marie, [48] durant les mois de mai et de septembre ! Que de lettres lui sont écrites et déposées à ses pieds ! Le premier vendredi du mois ne passe jamais inaperçu. Tous communient ce jour-là ; et les directeurs sont bien souvent obligés de refuser la permission aux plus fervents de faire l'heure sainte. Mais, nous le répétons, la fréquentation des Sacrements a été, depuis le commencement

de notre Œuvre, la source de la grâce, qui a tout arrosé et fécondé. Bien que la communion ne soit de règle que tous les quinze jours pour les plus jeunes, nous n'avons presque pas d'enfants qui ne communient plusieurs fois par semaine. Le désir de communier plus souvent est pour eux le grand stimulant à la prière, au travail et à la délicatesse de conscience. Aussi, y en a-t-il parmi eux qui en viennent à une pureté admirable, à un vrai zèle pour la gloire de Dieu et le salut des pauvres âmes, à un esprit de prière qui ne le cède presque point à celui que nous admirons dans les Saints.

Aussi, quand Mgr Bernard, préfet apostolique de Norvège, vint pour la première fois visiter notre école, et qu'on dit à nos enfants que Monseigneur avait besoin de Missionnaires, que ceux qui voudraient partir avec lui n'avaient qu'à donner leurs noms, tous donnèrent leurs noms par écrit, excepté deux qui nous quittèrent bientôt après. Ceux-ci n'avaient pas la générosité voulue pour l'œuvre de la Sainte Vierge. Mais ceux qui nous restent ont déjà au cœur des sentiments apostoliques. Il en est qui, en apprenant que les Norvégiens n'aiment ni ne prient la Sainte Vierge, en étaient émus jusqu'aux larmes. Que ne font-ils pas, pour favoriser dans leur famille une vocation religieuse, pour engager un de leurs camarades d'enfance à quitter le monde et à se consacrer à Dieu, pour amener leurs parents à fréquenter les Sacrements ? L'un d'eux fixait à son père et à sa mère les jours où ils communieraient tous, les uns pour les autres ; et [49] le père, qui n'avait que ce fils, répondait toujours qu'il était fidèle au rendez-vous. Un autre écrivait à ses parents la lettre suivante :

J'ai une grande confiance que la sainte Vierge vous obtiendra à tous cette grâce, que je lui demande pour vous depuis que je vous ai quittés, c'est-à-dire de vivre toujours dans l'amitié du bon Dieu, jusqu'à votre dernier soupir ; et j'espère que tous mes frères profiteront de plus en plus des bons conseils et des sages leçons que vous ne cessez de leur donner ; car il me semble vous voir, cher père et chère mère, apprendre à tous mes jeunes frères, comme vous m'avez fait à moi, à aimer le bon Dieu, à le prier et à haïr le péché. Il me semble vous voir les réunir, tous les soirs, pour faire la prière en commun ; il me semble aussi vous voir, chaque dimanche, lisant *l'Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ou bien la *Trompette du Ciel*, ou bien encore chantant le cantique du *Jugement*, le *Dialogue des morts*, qui me faisait verser des larmes chaque fois que je l'entendais. Je reconnais maintenant la vérité de ce que vous me disiez : qu'il vaut bien mieux s'occuper de cela, que d'aller courir et de faire des sottises avec les autres enfants. Je vous remercie de tout mon cœur, bien chers parents, de cette conduite que vous avez tenue à mon égard, et je vous prie de continuer et de recommencer, si par malheur vous étiez venus à vous relâcher sur ce point. Oui, reprenez cette bonne habitude de la prière en commun, matin et soir, même souvent pendant la journée, ce qui vous est très facile. En effet, qui vous empêche, soit en allant au travail, soit en revenant, dépenser au bon Dieu, de le prier, ou d'en parler ensemble ? Cela ne coûte pas plus que de penser, à des choses inutiles, et le bon Dieu en sera très content. Il vous bénira dans vos travaux ; il fera prospérer la récolte et récompensera abondamment le temps que vous aurez passé à son service. Et puis... en serez-vous moins heureux ? Au contraire ...

Qui ne découvre dans ces lignes les germes du vrai missionnaire ? Et de tels germes n'ont pas tardé à se développer parmi nos enfants-, comme la suite le montrera. [50]

DEPART POUR LA NORVEGE.

Bienfaiteurs de l'Ecole apostolique, et vous, âmes saintes, qui nous aidez de vos prières, que n'étiez-vous à la sainte Montagne, le vendredi soir 18 juin 1889, et le 19 au matin ! Quelles douces et puissantes émotions vous auriez partagées avec la famille de la Vierge en pleurs ! Il s'agissait du départ de nos premiers missionnaires pour la Norvège et la Laponie. Cette mission lointaine, confiée alors à la sollicitude de Mgr Bernard, réclamait à grands cris des ouvriers évangéliques. Confiants dans l'avenir de notre Œuvre, Mgr le Préfet obtint de Rome que nous serions ses coopérateurs.

Depuis le jour où la Mission de Norvège était venue donner une direction à des aspirations vives, mais encore indéterminées, pas un d'entre nous qui n'a fait des rêves dignes d'un François Régis ou d'un Xavier. Mais quelque juvénile que fut notre ambition, elle était distancée par les impatientes ardeurs de nos élèves. En vain leur opposait-on les rigueurs des climats polaires, les déserts de neige et de glace, les cruautés de l'isolement sur la terre étrangère, et l'insensibilité plus cruelle encore des peuples hérétiques ces objections étaient à l'instant fondues au souffle de leurs naïves et surprenantes réponses. Nous avons cru, jusque-là, n'avoir que des écoliers, dont l'avenir était plus ou moins problématique : et nous nous trouvions en face d'une légion d'apôtres, dont il était difficile de méconnaître l'appel divin.

En voulez-vous une preuve, chers bienfaiteurs, vous dont la charité a préparé ce consolant prodige, lisez cet extrait d'une lettre adressée à M. le Supérieur par un de nos jeunes affamés de missions lointaines : [51] « Permettez au dernier de vos enfants de vous faire part d'un violent désir qui anime son cœur. Depuis longtemps je me sens un grand attrait pour les missions étrangères : je puis même dire que ça été la principale cause de ma demande d'admission à l'Ecole de Notre-Dame, comme je crois l'avoir indiqué à M. le Directeur de l'Ecole. Je vous prie donc, Monsieur le Supérieur, de vouloir bien m'admettre au nombre de ceux qui seront destinés à la mission de Norvège. Néanmoins, si vous ne me jugez pas digne de cette faveur, je resterai toujours votre enfant affectionné et bien soumis. Mais j'espère voir ma demande exaucée, tant il me semble que c'est la volonté de Dieu ! J'attends à vos pieds votre assentiment et votre bénédiction paternelle ».

Nous verrons tout à l'heure que le père de ce jeune homme était digne d'avoir un fils aussi héroïque.

Prenons encore, parmi les lettres presque toutes semblables de nos élèves, quelques extraits de celle d'un de nos anciens, c'est-à-dire de ceux qui ont fait toutes leurs études parmi nous.

Monsieur le Supérieur, vous n'ignorez pas, sans doute, le grand désir qu'a votre enfant d'aller en Norvège. Chaque fois, du reste, qu'il a eu le bonheur de vous voir cette année, il a eu soin de vous renouveler sa demande. Il vous la renouvelle aujourd'hui par écrit, pour être plus sûr de ne pas être oublié, parce que *scripta manent*. Oui, quel bonheur pour moi si je pouvais être admis parmi ces généreux apôtres qui, non contents de faire à Dieu et à notre bonne Mère de la Salette le sacrifice définitif de leurs parents, et de leurs frères et de tout ce qu'ils aiment, iront, jusque dans cette froide Norvège, consacrer leur vie à la conversion des malheureux peuples qui l'habitent ! Oh ! Si je pouvais faire aimer ma bonne Mère, ne serait-ce que de

quelques âmes ! Mais avec la grâce que m'attireront vos bonnes prières j'espère que le nombre en sera grand. C'est ce que je demande tous les jours à Notre-Dame. Elle m'exaucera, elle est si bonne ! Que de fois, pendant la nuit, je me vois transporté sur ces plages lointaines redisant aux pécheurs les pleurs de notre Mère ! Je croirais manquer à la vocation divine, si je ne vous faisais pas connaître mes sentiments, et ma confiance est si grande, que je ne puis pas douter que vous ne m'accordiez ce que je demande avec larmes. Ma santé, vous le savez, est à l'épreuve des plus grandes fatigues ! Plût à Dieu que ma vertu fut aussi vigoureuse que ma santé. J'ai grandement à cœur, permettez-moi de vous le dire, d'aller là-bas pour [52] faire oublier au Cœur sacré de Jésus et à celui de Marie-mes infidélités ; et je désirerais convertir autant d'âmes, que j'en ai scandalisées. En attendant votre réponse favorable, recevez, Monsieur le Supérieur, l'assurance de ma plus sincère soumission à votre volonté, puisqu'elle est pour moi celle de Dieu ».

Voilà les sentiments vraiment surnaturels qu'ont exprimés, sous des formes plus ou moins variées, ceux de nos jeunes gens qui se berçaient de l'espoir d'être choisis. Sept seulement furent désignés par les Supérieurs, ou plutôt par Notre-Dame de la Salette, Reine des apôtres, qui choisit ses soldats aussi bien que les champs de bataille où elle les attend. Nous étions donc heureux de voir que cette chère Mission ne manquerait ni de bras, ni de cœurs volontaires. Mais devant nous se dressait une crainte, une crainte que n'autorisaient que trop les idées étroites et le manque de charité chrétienne qui caractérisent aujourd'hui l'égoïsme du monde. Comment les parents de nos enfants allaient-ils accueillir la nouvelle d'un départ si lointain, d'une séparation peut être éternelle ? La tendresse maternelle n'allait-elle pas se dresser, entre la Norvège et l'enfant, comme une barrière infranchissable ? C'était d'autant plus à redouter que lorsque ces enfants nous avaient été confiés, il n'était nullement question pour nous de Missions lointaines. Nous reconnûmes bientôt que nous avions eu tort de douter des familles dont Dieu a tiré nos élèves.

Nos enfants, étonnés eux-mêmes, reçurent bientôt des adhésions touchantes, où la tendresse et le calcul humain ne se montraient que pour être vaincus et pour rendre méritoire le sacrifice offert. Parmi ces lettres, inspirées par une foi digne des beaux siècles chrétiens, il en est une que nous ne nous pardonnerions point de ne pas transcrire, celle du père de celui dont nous citons plus haut la supplique. Écoutons ce père vraiment digne du pays de Saint François de Sales : « Mon cher Joseph, je ne doute pas que tu n'aies des supérieurs capables de te diriger au but de ta vocation. Aussi, [53] je ne viens aucunement te faire opposition à tes intentions nobles. Loin de là, je te félicite avec honneur et gloire et je souhaite que la conversion de quelques Norvégiens, obtenue par tes soins, fasse le salut de tes parents et aussi la conversion de tes frères et sœurs. Lorsque je te conduisis sur la sainte Montagne de la Salette, le 13 novembre 1878, je ne l'ai pas quittée, la bonne Mère pleurant, la Consolatrice des affligés, du nombre desquels je suis, sans lui avoir consacré mon cher Joseph. Oui, je l'ai priée de l'accepter et de le prendre pour son enfant. Je le lui ai offert sans réserve. Tiendrais-je aujourd'hui lui réclamer mon offrande ? Oh ! non, jamais ! Toutefois je ne me serais jamais attendu à une expatriation aussi prématurée. Mon plus grand désir aspirait à pouvoir, dans cinq ou six ans, assister à la première messe de mon Joseph ; c'aurait été le comble de mon bonheur. Mais, puisque je n'en suis pas digne, et que Dieu veut me priver de cette consolation, que sa sainte volonté soit faite et non pas la mienne. Maintenant, que le Dieu tout-puissant te bénisse, .au

nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Je t'embrasse du fond de mon cœur... Ton dévoué père
».

Donnons une larme d'admiration à des sentiments si nobles, si chrétiens, si héroïques, et ne les déflorons par aucun commentaire. Ne parlons pas, non plus, de ce père et de cette mère qui, sur les instances réitérées de leur fils, sont venus eux-mêmes déposer aux pieds de M. le Supérieur la prière d'accéder aux ardents désirs de leur enfant, en le laissant partir pour la Norvège.

Mais si le ciel avait ainsi aplani les difficultés extérieures, il n'avait pas moins favorisé les démarches, qui devaient assurer là-bas l'accueil et le séjour de nos jeunes apôtres. M. l'abbé Henri Berthier avait tout organisé, tout préparé, pour la caravane dont il devait être le chef.

Tous étaient là sur la sainte Montagne, achevant dans le recueillement d'une fervente retraite de se dépouiller de tout, et de sortir d'eux-mêmes pour n'aspirer qu'à l'avenir. Restait à effectuer le départ ! Que ce [54] mot dit de choses, quand il s'agit d'un départ de missionnaires pour les expéditions pacifiques du Christ ? Il avait été fixé tout naturellement au 19 du mois car, chaque 19, semblent retentir sur la sainte Montagne les paroles si apostoliques de Marie : « *Vous le ferez passer à mon peuple* ».

Le 18 au soir, eut lieu la vraie cérémonie d'adieu. La basilique parée comme aux belles fêtes, étincelait de lumières ; des pèlerins assez nombreux et surtout les parents et quelques bienfaiteurs des futurs missionnaires, sont dans la grande nef. Les héros de la fête forment un demi-cercle devant le maître-autel, et semblent l'étreindre comme un ami qu'on va quitter.

Le cantique du soir est un chant que la circonstance a inspiré, un appel à la Norvège, qui part du cœur de ses futurs apôtres, et auquel répond en chœur l'Ecole tout entière :

Ma Mère a dit, dans sa douleur divine :

« *A mon peuple vous le ferez passer !* »

Et tu nous vis, solitaire colline,

A cet appel, joyeux nous empresser,

Trente ans et plus, sur les rives prochaines,

De nos aînés ont retenti les voix ...

Nous plus heureux, à des plages lointaines,

Portons et la Vierge et la Croix. (Bis).

(Chœur) :

Frères, partez pour la sainte conquête,

Nous vous suivrons pour combattre la mort.

Le Nord va tressaillir aux pleurs de la Salette :

Marie est l'étoile du Nord !

De tes adieux la poussière indignée,
Norvège, hélas ! se lève contre toi.
Resteras-tu l'hérétique lignée
De tes héros, des martyrs de la foi (Chœur)

Fille d'Olaf, romps enfin le suaire
Dont te lia le révolté Luther.
Oh ! ne fais point pleurer la Vierge-Mère
Qui vient t'arracher à l'enfer (Chœur).

Pour toi j'ai fui ma Montagne, ma France,
Amis, parents reçurent mes adieux.
Mais j'emportais, Norvège, l'espérance
De te rouvrir le seul chemin des cieux (Chœur). [55]

Monte avec moi dans la barque de Pierre ;
La vérité par moi te tend les bras :
Norvège, au cri du pauvre missionnaire,
Reviens. Ah ! ne t'endurcis pas (Chœur).

Après ce chant, qu'avait animé le plus pur enthousiasme. M. le Supérieur, montant en chaire, commenta suavement les paroles du prophète : « *Qu'ils sont beaux, sur la Montagne, les pieds de ceux qui annoncent l'Évangile de paix, et qui prêchent aux peuples les enseignements du salut* ». Les pieds du missionnaire, disait le prédicateur ému, ce sont les pieds de Jésus, de Jésus courant à la brebis égarée, de Jésus, attendant fatigué, la pauvre samaritaine au puits, de Jacob, en attendant que ce soit aussi les pieds du Christ montant au Calvaire, et les pieds du Christ mourant. Ces paroles, est-il besoin de le dire, empruntèrent à la circonstance un charme plus puissant que toute éloquence. Mais, quelque chose de plus touchant encore que toutes les paroles, devait prouver combien les pieds de l'Apôtre sont beaux et précieux devant Dieu. A peine descendu de la chaire, M. le Supérieur se joignant à Mgr Bernard, tous deux s'approchent de nos missionnaires et baisent ces pieds désormais voués à l'Évangile.

Sur les traces de ceux qui s'élèvent en s'humiliant, chacun de nous s'agenouille à son tour et vénère ces pieds aimés du Christ, pendant que le chœur et l'orgue répètent avec élan : *Quam pulchri pedes* ! Les parents de nos héros s'agitèrent dans la nef et témoignèrent désirer rendre le même hommage à leurs fils devenus si grands. Il fallut s'incliner devant ce touchant désir. Les futurs missionnaires aveuglés par les larmes se laissèrent conduire à la table de communion, où chaque fidèle, à son tour, déposa sur ces pieds chéris le religieux baiser. L'émotion indicible qui accompagna cette cérémonie vint se recueillir plutôt que se perdre, dans un chant où [56] les demeurants exprimèrent à Marie et à leurs heureux frères, les sentiments qui naissent de ce glorieux départ.

En voici les paroles simples, mais vraies :

Si je répands quelques larmes sincères,

En saluant votre départ heureux,

C'est que de vous, croyez-le bien, mes frères.

Je suis jaloux, saintement envieux.

Et quoi ! là-bas, une palme s'apprête,

Et l'on m'exclut des honneurs du combat ?

(CHŒUR)

Dis-moi pourquoi, Vierge de la Salette,

Tu ne veux pas de moi pour ton soldat.

La Vierge entend, et de sa voix de Mère,

Elle me dit : « Mon fils le temps viendra ;

Tu n'es point mûr, comme eux, pour la carrière ;

Travaille, prie, et Jésus te prendra

Comme pour eux, pour toi la palme est prête :

Arme-toi vite, enfant, pour le combat »

(CHŒUR)

Merci, merci. Vierge de la Salette !

Oh ! oui, demain je serai ton soldat.

Sans pleurer, donc, frères, je vous embrasse,

Puisque bientôt, nous nous verrons là-bas.

Vos pieds sacrés m'auront ouvert la trace ;

Je la suivrai, vaillant jusqu'au trépas,
Et quand, un jour, après la mission faite,
Nous essuierons les sueurs du combat.

(CHŒUR)

Sur ton doux cœur, Vierge de la Salette.
Nous chanterons nos gloires de soldat.

A ces chants, à ces larmes, à cette scène, enfin, qu'il est plus facile d'avoir vue que de décrire, succéda la bénédiction du Saint Sacrement. Puis on chanta un cantique à Marie pour assurer la bienveillance maternelle, sur une nuit plus solennelle que jamais ; et l'on se retira pour dormir jusqu'à trois heures et demie.

Le lendemain 19, quand, après la sainte Messe, sonna l'heure définitive du départ, la scène fut morne et douloureuse. La foi, la résignation laissèrent [57] un moment la nature et le cœur reprendre tous leurs droits. Il faut des séparations pareilles pour savoir combien on s'aime à la Salette. Tous partants et demeurants, aux pieds de la Vierge qui pleure, nous essayâmes d'entonner le dernier chant d'adieu ; il se noya dans les larmes et les sanglots. Pères et enfants, jusqu'à la limite fixée à nos pas, nous échangeâmes des étreintes avec nos apôtres, les baignâmes de nos larmes et les comblâmes de nos vœux.

Après le départ, le père d'un de nos jeunes gens disait avec émotion à Mgr Bernard : Monseigneur, je suis bien plus heureux de voir partir mon enfant avec vous que si je le voyais nommer archiprêtre. Il ne se doutait pas en disant adieu à ce fils, qu'il ne le reverrait plus. L'année suivante, étendu sur un lit de douleur, ce père admirable consacrait ses dernières paroles à son dernier souvenir à ce fils qui l'avait quitté pour Dieu : et, après avoir recommandé, avec l'accent de la foi la plus vive, au plus jeune de ses enfants de marcher sur les traces de son frère, il rendait le dernier soupir. Ce plus jeune fils a obéi aux dernières recommandations de son père, et à la voix de la grâce ; il est venu nous rejoindre depuis, et lui aussi est devenu prêtre missionnaire.

CHAPITRE XI

PROGRES DE L'ŒUVRE

Le nombre de nos enfants se multipliant avec les années, la maison de Saint-Joseph devint insuffisante pour leur offrir à tous un abri pendant l'hiver. Même avant le départ pour la Norvège, il avait fallu songer à envoyer un détachement de notre école à la nouvelle maison des Missionnaires, place Malakoff, à Grenoble. Ce fut vers les derniers jours d'août 1879, bientôt après le couronnement de Notre-Dame de la Salette, auquel tous eurent le [58] bonheur d'assister, que les enfants, destinés à cette résidence, dirent adieu avec émotion à ceux de leurs frères qu'ils quittaient. A Grenoble, comme dans nos autres maisons, nos enfants sont un sujet d'édification pour les fidèles, et mie consolation pour ceux qui s'occupent d'eux.

En 1881, au mois d'octobre, sur le conseil de Mgr Fava, Evêque de Grenoble, le protecteur de notre œuvre, nous installâmes une colonie de jeunes gens, dans une vallée solitaire de la

Suisse. Nous avons loué là à d'assez bonnes conditions le château de Mr le baron de Werra, la ferme adjacente et tout autour une étendue assez vaste de terrain. Cette maison est admirablement propre aux études sérieuses. On y trouve, en effet, au sein d'une population très chrétienne, parlant la langue allemande, une solitude délicieuse enfermée par une ceinture de hautes montagnes, dans une vallée charmante baignée par le Rhône. C'est le 15 octobre 1881 que la caravane, qui devait la peupler, quitta la Montagne et Saint-Joseph, au milieu des chants d'adieu et des larmes du reste de la troupe.

C'est avec un cœur de père que Mgr Adrien Jardinier, vénérable Evêque de Sion, nous accueille dans son diocèse. Aussi, la première visite qu'il daigna nous l'aire, le 19 décembre 1881, fut-elle, pour nous, une grande fête.

En Juillet 1889, notre œuvre compte plus de cent cinquante jeunes gens, répandus en France, et en Suisse. Trente-deux sont devenus prêtres, et cinq d'entre eux sont dans la mission de Norvège, plus de quarante étudient la philosophie ou la théologie, parmi lesquels plusieurs diacres et sous-diacres. Dans peu d'années nous espérons avoir dix prêtres par an, si la charité continue à nous assister ; et ce nombre doublera encore plus tard, si le nombre ou la générosité de-nos bienfaiteurs double également. [59]

Parmi ceux de nos élèves, qui nous ont quittés, plusieurs sont au grand Séminaire, un aux missions d'Afrique, un autre dans les missions de l'Inde, plusieurs dans le ministère paroissial, plusieurs chez les Frères des Ecoles chrétiennes et dans d'autres maisons religieuses, un bon nombre dans divers petits Séminaires : et nous l'espérons fermement plusieurs sont au Ciel.

CHAPITRE XII

UNE LETTRE D'UN JEUNE SOUS DIACRE

Nous ne voulons pas priver nos bienfaiteurs de la consolation de lire la lettre suivante que nous reproduisons textuellement. Elle leur dira les dispositions qui animaient les aînés de nos enfants, au jour de leur consécration irrévocable au service de Dieu. Cette lettre est du 1er juin 1883, et l'ordination avait eu lieu le 19 mai :

Mes très chers Parents,

Réjouissez-vous et remerciez avec moi la Sainte Vierge, qui m'a accordé la grâce insigne de recevoir le sous-diaconat pendant son beau mois. C'est le 19 mai que j'ai été ordonné sous-diacre. Me voici enfin entièrement séparé du monde et consacré à Jésus et à Marie pour l'éternité. Quel bonheur, grand Dieu !... Qu'avais-je donc l'ait pour mériter une telle faveur. Oh ! Marie ! que vous êtes bonne ! que de grâces vous accordez à ceux qui vous aiment et s'attachent à votre service ! J'ai déjà reçu de grands bienfaits de la bonté de la Sainte Vierge, soyez-en persuadés, chers Parents. Vous savez que je suis né dans le mois de Marie, et le jour d'une de ses fêtes, le 24 mai, où l'on invoque la Mère de Dieu sous le nom de Secours des Chrétiens, *Auxilium Christianorum*. Vous vous souvenez aussi que j'ai fait ma première communion le jour de la Trinité, le 31 mai, et voici que celte année, toujours dans le même mois, la veille de la Trinité, j'ai eu le bonheur de recevoir le sous-diaconat. De plus, c'est assurément la Sainte Vierge qui m'a obtenu ma vocation et qui, me prenant comme par la main, m'a arraché du monde pour

me conduire dans une de ses maisons bénies où j'ai déjà reçu un nombre immense de grâces. Marie, par consé-[60]-quent, mérite ma reconnaissance ; et je tacherai de la lui montrer, tous les jours de ma vie, encore mieux que je ne l'ai fait par le passé. Mais, mes bien chers Parents, aidez-moi je vous prie à bien remplir ce devoir de reconnaissance envers la Sainte Vierge ; remerciez-la beaucoup pour moi ; vous attirerez ainsi sur vous les bénédictions du Ciel, car la gratitude plaît tellement à Dieu qu'elle obtient de grandes grâces.

Cependant, il faut que je vous donne quelques détails sur notre ordination.

A dix heures, Monseigneur a commencé la messe. Il faudrait ici vous raconter, mes biens chers Parents, les belles et touchantes cérémonies qui se font à l'ordination des sous-diacres. Ah ! si vous aviez pu assister à la nôtre, certainement votre cœur aurait été attendri et vous auriez pleuré de joie ! Si vous m'aviez vu revêtu des vêtements sacrés du sous-diacre, quel n'aurait pas été votre bonheur ! Vous auriez sans doute aussi ressenti de bien douces émotions lorsque l'Evêque, au moment de nous ordonner, nous adressait les paroles suivantes : « Jusqu'ici, mes fils bien-aimés, vous êtes libres, et vous pouvez mener la vie du monde ; mais si vous recevez l'ordre du sous-diaconat, cela ne vous sera plus permis ; et il faudra, avec la grâce de Dieu, servir le Seigneur, tous les jours de votre vie et garder perpétuellement la chasteté. Donc, pendant qu'il en est temps, pensez à ce que vous allez faire, et si vous voulez persévérer dans votre sainte résolution, avancez ! ... ». Les sous-diacres alors font tous un pas en avant ; et c'est à ce moment, qui est sans contredit le plus grave et le plus solennel de la vie, que l'on contracte les deux obligations suivantes : garder la chasteté toute sa vie et réciter tous les jours l'office divin. Les sous-diacres s'étant avancés, se prosternent tous la face contre terre, et restent ainsi, pendant tout le temps que le chœur récite les litanies des saints. Oui, assurément vous auriez été bien émus, chers Parents, si vous aviez assisté à notre ordination, mais c'est surtout nous, nouveaux ministres sacrés, que l'on a voués éternellement à Dieu, qui avons eu le cœur rempli d'une sainte joie, pendant toute la journée du 19 mai. O jour délicieux ! Oh qu'elle a été belle cette matinée où nous nous sommes donnés tout entiers à Dieu !

Après la cérémonie de la prosternation, l'Evêque procède aux autres cérémonies de l'ordination, qu'il serait trop long de vous décrire ici.

J'abrège donc. Retenez seulement bien, chers Parents, cette précieuse date : 19 mai 1883 ; ne la laissez jamais échap-[61]-per de votre mémoire ; elle rappellera à vous et à moi de bien doux souvenirs.

Nous avons tous reçu nos bréviaires avant l'ordination ; maintenant, vous savez, chers Parents, que sept fois par jour je suis tenu de réciter quelques prières prescrites par l'Eglise. Vous voyez que la prière désormais emploiera une assez grande partie de ma journée. C'est bien maintenant que j'aurai souvent l'occasion de prier pour vous et pour tous ceux qui me sont chers, je vous promets que je n'y manquerai pas. Mais surtout, je n'oublierai pas ma chère mère défunte ; et tous les jours elle aura part à une bonne partie des prières que je ferai. De mon côté, je compte sur vos bonnes prières.

Votre enfant,
CLÉMENT ALPHONSE

Cher Alphonse, il devait bientôt recevoir au ciel la récompense de sa ferveur. Le 5 avril 1884, il s'éteignait doucement, sans agonie, après avoir reçu la veille les derniers sacrements.

CHAPITRE XIII

LES PREMIERS ELUS.

Malgré les épreuves et les maladies de la première année, la mort respecta notre chère jeunesse pendant quatre ans entiers. Ce n'est qu'en 1881 qu'elle choisit à notre école ses premières victimes. On pardonnera à un père de consacrer ici quelques-lignes à la mémoire de ses chers enfants défunts.

Le premier, Joseph Sahuc, du diocèse de Montpellier, était venu quelques années auparavant, conduit par sa pieuse mère, faire sa première communion sur la sainte Montagne. La Vierge, ce jour-là, le marqua de son sceau. En effet, en 1878, l'enfant nous arrivait avec le désir de se faire missionnaire, et ce désir était si sincère, qu'il faisait la matière ordinaire de ses conversations. Mais en 1880, Joseph commença à sentir sa poitrine fatiguée ; on redouta pour lui l'air des montagnes ; et on l'envoya prendre quelque repos chez sa mère. Hélas ! Le mal em-
[62]-pira, et le Vendredi-Saint de 1881, il disait avec le Sauveur mourant : *Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains*, et rendait le dernier soupir.

Les premiers jours du mois consacrés à la Sainte Vierge, s'éteignit aussi, la même année, dans sa famille, un de nos jeunes gens, dont la vie mériterait d'être écrite. Henri Dussert (c'est le nom de ce cher jeune homme) avait tout ce qu'il faut pour faire un sujet remarquable : une belle taille, un extérieur aimable et simple tout à la fois, une intelligence extraordinaire, un cœur affectueux et reconnaissant, une délicatesse d'âme qui lui faisait fuir toute apparence du mal, une piété angélique, l'obéissance d'un religieux et l'humilité d'un saint. Dès son enfance, il avait été dans le monde la joie de son pasteur, car il y était non seulement le modèle, mais encore l'apôtre des jeunes gens de son âge, auxquels il avait su inspirer l'amour des cérémonies et du chant de l'Eglise. Depuis sa première communion, il brûlait de se donnera Dieu dans une Congrégation de Frères ; mais à partir du carême de 1876, durant lequel il assista tous les jours aux instructions, sa vocation et ses vertus se révélèrent plus clairement encore. A partir de cette époque, il communiait tous les dimanches, sans s'inquiéter s'il était seul ou non à s'approcher de la table sainte, et malgré les obstacles qu'il rencontrait, même de la part de quelques-uns de ceux qui auraient dû soutenir sa piété. Tous les mois, il allait ouvrir en direction toute son âme auprès de son pasteur ; et c'est dans ces entretiens intimes que le prêtre confident de ses sentiments le crut fait pour le sacerdoce. Il n'était fait que pour le Ciel, comme la suite le fera voir. Après avoir triomphé des résistances de ses parents par sa persévérance, Henri nous adressa sa demande d'admission à l'école ; et il nous arriva les premiers jours de juin 1879. Il trouva chez nos enfants tout ce qu'il avait ambitionné : aussi était-il [63] au comble de ses vœux et laissait-il déborder de son cœur le bonheur qui l'enivrait dans les premières lettres adressées à ses parents ou à son directeur. Voici ce qu'il écrivait à sa famille en date du 7 août 1879 :

Chers Parents,

Nous avons fait notre retraite la semaine dernière. Oh ! Quelle grâce que de faire une bonne retraite ! Si vous saviez quelle est maintenant notre joie, vous en seriez vraiment jaloux.

C'est maintenant surtout que je commence à comprendre la parole de saint Bernard : « Si le monde savait notre bonheur, le monde deviendrait un désert ». Oh ! Oui, si on savait bien réfléchir, on ne pourrait rester dans le monde, en songeant au bonheur qu'il y a de s'éloigner de lui, pour penser à Dieu et au salut éternel de son âme. Deux mois déjà se sont écoulés, depuis que je vous ai quittés ; et je ne sais vraiment pas me rendre compte de la fuite de ce temps, qui s'est écoulé comme, un beau songe. Dites bien à mon frère qu'il n'y a pas de plus douce jouissance que d'être uni au bon Dieu. Oh ! S'il comprenait tout le bonheur qu'il y a de recevoir souvent la sainte communion, comme il serait empressé à s'en approcher aussi souvent qu'il le pourrait, et combien il tâcherait, pour plaire à un Dieu si bon et si libéral, de s'éloigner du péché et de s'attacher à la vertu ! N'est-ce pas là le plus grand bonheur que je puisse souhaiter pour vous aussi, mes chers Parents ?

Au revoir, mes bons Parents, que le bon Dieu vous donne sa grâce ici-bas, afin qu'il vous donne le Ciel dans l'autre vie, si vous suivez bien ses commandements.

Pendant tout le temps qu'Henri passa à l'école, tous ses professeurs n'eurent qu'à se louer de sa docilité, de son respect, de son ouverture de cœur envers eux. Ils ne parlaient d'Henri que comme d'un élève modèle. Jamais ils ne le trouvèrent en faute contre le règlement et n'eurent jamais aucun reproche à lui adresser ; ses devoirs étaient soignés ; ses leçons toujours sues. Point de violation du silence, pas la moindre légèreté. Il était parmi ses condisciples comme un maître d'une maturité de conduite achevée, plutôt que comme un élève ordinaire. Lui seul se regardait comme l'un d'entre eux. Pour chacun il était charitable, doux, [64] bienveillant, désireux de les voir tous correspondre à la grâce de leur vocation, et y contribuant non seulement par ses exemples, mais encore par de fraternels conseils. Si les efforts de son zèle ne portaient pas tous leurs fruits, il ne s'aigrissait jamais ; il patientait et savait attendre. Ses progrès étaient en rapport avec son application. De bonne heure, on vit que les plus intelligents ne pourraient le suivre, et on lui fit donner des leçons particulières. En moins d'une année, il en vint à traduire facilement les pères latins et grecs ; et, à la fin de l'année, son professeur pouvait dire que la traduction qu'il faisait de saint Jean-Chrysostome était aussi bien que celle dont il se servait en classe. Jamais pourtant ce cher jeune homme ne se permit de parler de ses succès, ni des récompenses méritées, pas même avec ses condisciples et ses parents ; il n'y fit même jamais allusion. Jusqu'à la fin de cette première année, aucune épreuve ne vint entraver sa marche. Mais, à la fin du printemps de 1880, un abcès se déclara au genou gauche d'Henri ; bientôt la jambe tout entière fut enflée. Tous les remèdes employés pendant de longues semaines furent impuissants à arrêter le mal et à apaiser les douleurs ; il fallut garder longtemps le lit. Il le fit toujours sans se plaindre.

La sainte communion, qu'il recevait plusieurs fois par semaine, était sa force et sa consolation durant sa maladie, comme elle avait été précédemment l'âme de toutes ses vertus. Les médecins, à bout de ressources, ouvrirent la jambe malade : une quantité effrayante d'humeurs en sortait sans relâche, et tous s'accordaient à dire que le moindre mal qui pût arriver au cher malade était de rester estropié le reste de ses jours. On le descendit de Corps à Grenoble pour consulter d'autres docteurs qui furent du même avis ; et il fut décidé qu'il irait passer quelque temps dans sa famille. Là, les soins maternels, dans leur simplicité, obtinrent un résultat que nul n'espérait. Il faut dire pour-[65]-tant que les maîtres et les condisciples d'Henri

demandaient instamment à Dieu, par Notre-Dame de la Salette, sa guérison et son retour ; car tous le chérissaient. Ils furent exaucés, et à l'automne de la même année, il nous revint à la sainte Montagne en pleine convalescence. La souffrance résignée avait donné à son âme sa dernière perfection. Après quelques semaines de repos, il nous parut assez remis pour continuer ses études et donner en même temps des répétitions à ses condisciples moins avancés que lui, qui le respectaient comme un père et l'aimaient comme un ami.

Les derniers mois de 1880 et les premiers de l'année 1881 se passèrent ainsi dans l'application au travail et à la prière, sans que rien fit prévoir une rechute. La présence d'Henri parmi les enfants était pour eux un exemple, et pour nous une source d'entière sécurité : mais cette belle âme n'était pas faite pour la terre, et je ne sais quel pressentiment semblait l'avertir d'un prochain départ pour le paradis.

Nous avons entre les mains les manuscrits intimes, de ce cher jeune homme. Il faudrait un volume pour reproduire ce que nous y trouvons d'édifiant. Or, dans le cours d'une de ses retraites, il écrivait ces lignes :

« Nous devons nous sanctifier ; c'est la volonté de Dieu, et c'est la seule chose nécessaire. Il n'est pas nécessaire d'être savant, on peut aimer Dieu sans la science ; et bien, souvent, au contraire, la science enorgueillit ; on peut se passer de la santé, car pourvu qu'on sanctifie ses peines. Elles sont un bon chemin pour aller au ciel ; on peut se passer de parents, car le bon Dieu qui nourrit le moindre passereau, n'oublie jamais l'orphelin ; on peut se passer même de la vie, car la vie est comme un vêtement plus ou moins vite usé. Il vaut même quelquefois bien mieux mourir jeune, car combien se sont perdus qui se seraient sauvés s'ils fussent morts dans un âge plus tendre ! On peut donc se passer de tout, excepté d'une seule chose, la sainteté ».

Les résolutions de cette même retraite, furent ins-[66]-pirées par ces réflexions. Nous les reproduisons ici :

Résolutions : D'abord, en me levant, je ne manquerai jamais d'offrir toutes mes actions, afin qu'elles soient sanctifiées et qu'elles puissent avoir quelque mérite ; car de même que quand on envoie une lettre, il faut mettre l'adresse, si l'on veut qu'elle arrive, de même, pour que nos actions soient méritoires, il faut adresser notre intention vers le bon Dieu : » je suivrai mon règlement avec énergie. Oui, obéissance aveugle ; jamais personne ne s'est perdu en obéissant ; je ferai des efforts pour faire mes prières avec plus d'attention et pour faire des communions plus ferventes. Et tout cela, je ne le puis par moi-même, car Jésus a dit ; « *sine me nihil potestis facere* » ; mais je le puis avec son concours, qu'il m'accordera sans aucun doute, si je l'en prie, et je pourrai dire, avec saint Paul : *omnia possum in eo qui me confortat*, je puis tout en qui me fortifie. Et, pour aller à Lui, je m'adresserai à ma bonne Mère, Marie, qui est si miséricordieuse ; je m'adresserai à mon saint Ange gardien, à mon saint Patron, et je passerai une sainte vie, couronnée par une bonne mort, peut-être, et c'est ce que je désire par le martyre, Amen.

Le martyre qui l'attendait ne fut pas celui que l'ardeur de sa foi osait ambitionner ; mais bien le martyre de la souffrance. Il devint faible et dut interrompre son travail ; malgré cela le mal s'aggravait ; remèdes et soins, tout devenait inutile. Tandis que tous étaient affligés de son état, lui seul était calme et résigné. Vous allez peut-être mourir, lui dit un de ses condisciples,

qui savait bien qu'une semblable parole ne pouvait effrayer une telle âme. « Tant mieux, répondit-il, au moins je n'aurai pas le temps d'offenser davantage le bon Dieu ».

La famille de notre cher Henri, mise au courant de l'état du malade, crut comme nous qu'il se remettrait plus facilement dans son pays natal ; et il nous quitta une seconde fois. Hélas ! C'était pour toujours. Ici, nous devons recourir aux notes précieuses de M. le curé de Prélanfrey :

« Sa longue et dernière maladie a été pour sa famille, pour moi et tous ceux qui l'ont vu, un bien touchant exemple de résignation et de parfaite soumission au bon plaisir de [67] Dieu. Depuis son arrivée chez ses parents, notre vertueux Henri a été s'affaiblissant chaque jour. Dieu s'est plu à soumettre ce cher enfant à de poignantes épreuves ; il lui a demandé de bien rudes sacrifices. Durant les longs mois qu'il a été ici, il ne lui a pas été possible de se rendre à l'église. Toujours obligé de garder la chambre, il employait tout son temps à prier, à méditer ou à lire des livres pieux, qu'il trouvait dans sa famille, ou que je lui portais, quand j'allais le visiter.

Plusieurs fois, sur sa demande, nous avons dû lui porter la sainte communion : toute l'assistance ne pouvait qu'être pénétrée de plus vive admiration, en voyant l'esprit de foi qui se révélait dans ce pieux jeune homme, en la présence du divin Maître, qu'il recevait toujours à genoux, en habits de fête, dans un appartement bien orné où l'on sentait que la foi et la piété avaient présidé à tout. L'avant-veille de sa mort, le 2 mai, j'eus environ une heure d'entretien avec lui. Le sujet en fut surtout le dévouement, l'esprit de sacrifice. Nous parlâmes aussi du bonheur du Ciel ; et vous eussiez été ravi comme moi, en voyant sur ses lèvres un vrai sourire angélique, en m'entendant lui répéter ces paroles de saint Louis de Gonzague : *Nous allons au Ciel ! Nous allons au Ciel !*

Après s'être confessé, il exprima le désir de recevoir, le lendemain, la visite du Dieu d'amour et l'extrême-onction ; mais pour mieux se préparer aux grâces que ces sacrements confèrent, se souvenant qu'il avait droit, en vertu du cordon du séraphique saint François, dont il avait été ceint ici trois ans auparavant, à recevoir l'absolution générale, il me pria de la lui accorder : ensuite, malgré sa toux accablante et l'impérieux besoin de boire qu'elle provoquait, malgré aussi son excessive faiblesse, je dus lui promettre d'arriver le lendemain de bonne heure, parce qu'il voulait ne rien prendre depuis minuit.

Dès que je l'eus quitté, se trouvant seul avec sa bonne et pieuse mère ; il ne put dissimuler les sentiments dont son cœur était plein, et elle le vit et l'entendit prier, mais ne put comprendre que ces paroles : *Je voudrais bien mourir !*

Le lendemain 3 mai, de grand matin, nous arrivions, suivis d'un cortège nombreux d'âmes pieuses qui s'étaient hâtées d'accourir, pour le double motif de rendre hommage au divin Maître et de recueillir l'édification qu'allait donner notre vertueux Henri.

En le voyant dans son lit, recouvert d'un voile d'une blancheur éclatante, nous nous disions : C'est ainsi qu'est sou âme ! Son visage, si pâle d'ordinaire, se couvrit alors d'une teinte rosée qui le rendait beau à voir. Ses [68] yeux, fixés sur l'adorable Eucharistie ne s'en détachèrent pas un instant, jusqu'au moment où, m'approchant de lui, je lui demandais s'il était à jeun. *Oui mon Père*, me répondit-il.

Après la communion, Henri reçut le sacrement de l'Extrême-onction, se prêtant lui-même à, tout, accompagnant de ses yeux de ses lèvres et surtout de son cœur, tous les mouvements, toutes les prières auxquelles il répondait de sa très faible voix, avec un sentiment visible de vive foi et d'ardente reconnaissance. Il paraissait alors n'avoir aucune souffrance, il avait toute sa lucidité d'esprit. Ah ! avec quel air de sincérité, quand je lui eus dit après : Allons, mon cher enfant, voici un bien beau et bien heureux jour pour vous, il me répondit : *Oh ! oui mon Père*. L'assistance entière se retira pénétrée d'admiration ; et bientôt j'étais à l'autel, offrant pour lui le très saint et très adorable sacrifice, sur la demande de sa vertueuse famille.

Le lendemain de cette journée si heureuse, si édifiante, le 4 mai notre pieux Henri avait été un peu plus fatigué la nuit que de coutume, mais le matin il était calme, tranquille et occupé comme d'ordinaire à d'amoureux entretiens avec son Dieu. Sur les sept heures, son excellente mère voyant sa pâleur et son extrême faiblesse, crut devoir lui offrir un biscuit. Notre cher enfant, toujours extrêmement soumis, l'accepte et le mange. Aussitôt après, sans rien d'extraordinaire, sans la moindre agonie, il sent que son heure désirée sonne, il regarde sa mère en disant : *Eh bien, c'est fini !* Puis il se retourne et expire.

Je renonce à dire l'impression qu'a faite ici sa bienheureuse morte. Ah ! il n'y a pas une voix discordante ! Tous de dire : Si Henri Dussert n'est pas au ciel, qui de nous y ira ?

J'ai été vivement affligé de cette séparation douloureuse, mais aujourd'hui en voyant le bien qu'elle produit, je ne puis qu'y voir une précieuse faveur que Dieu nous a faite, et je l'en bénis dans toute la sincérité de mon âme.

Je ne vous parle pas de ses funérailles, qui ont eu toute la solennité possible, et auxquelles toutes les âmes pieuses et beaucoup même de tièdes et d'indifférentes assistaient.

Nos pieuses enfants de Marie ont rivalisé de zèle pour orner et décorer sa bière. Toutes les confréries étaient présentes. Son corps était porté par des jeunes gens de son âge, tous anciens enfants de chœur. Sa tombe, couverte de fleurs, est visitée fréquemment par ses parents, et par d'autres, et je n'hésite pas à vous dire que, depuis la fin des neuvaines de messes qui ont été célébrées pour [69] lui après sa mort, je ne puis plus prier pour lui, mais je l'invoque chaque jour.

Emile Artaud est le troisième de nos enfants que la mort nous ait ravis. Germain, son frère jumeau, était entré le premier à l'école, et il a persévéré, Emile, qui n'avait que ce frère, n'eut plus alors d'autre désir que de le rejoindre, il fut donc admis lui aussi parmi nos enfants. Germain était un modèle, Emile le suivait de près, mais il devait le devancer au Ciel. Le dimanche soir, 5 février 1882, dans la maison de Saint Joseph, au moment où ses frères, après avoir ardemment sollicité un miracle, venaient de s'endormir en espérant, Emile s'endormit aussi, mais du sommeil des élus. Une de ses dernières paroles avait été celle-ci : « Oh ! Que j'aimerais à voir la sainte Vierge ! ».

À l'automne suivant, c'était le jour de Jacques Jonquères, des environs de Perpignan. Depuis longtemps orphelin, ce cher jeune homme était venu, recommandé par un vénérable chanoine de la cathédrale de Perpignan, chercher une famille auprès de la sainte Vierge, il l'y trouva et l'aima comme sienne, désireux de s'y dévouer pour toujours. Il commençait à se livrer,

avec une ferveur toute méridionale, aux études qui préparent le prêtre, et ses vingt-deux ans étaient radieux de saintes espérances. Tout à coup survint un malaise inaccoutumé ; et, deux jours après, une fièvre muqueuse se déclarait. Dès les premiers jours, on ne fit qu'obéir aux désirs du malade, en lui donnant la communion. Devinait-il que le lendemain il eut été trop tard ?...

« Je ne crains pas de mourir, disait-il au prêtre qui l'assistait, je serais même heureux de mourir si j'avais à offrir au bon Dieu une vie moins tiède, mais j'ai grande confiance en la miséricorde de Dieu et de sa Mère. Apportez-moi mon crucifix, donnez-moi une statuette de Notre-Dame, que je ne les perde pas de vue ». Le lendemain, le malade était en-[70]-vahi par le délire qui ne le quitta plus jusqu'au 6 octobre, où il expira ; mais dans son délire même, il laissait voir où étaient ses pensées et ses affections. Je ne comprends pas, répétait-il. Et que ne comprenez-vous pas ? Qu'on offense Dieu volontairement. C'est à peu près le mot que proféra en mourant sainte Marie-Madeleine de Pazzi. A la fin de sa maladie, il ne parlait que de départ ; il simulait sur son lit de douleur une course haletante ; il voulait saisir ce qui lui échappait. Qui poursuivez-vous ainsi lui demandait-on ? La sainte Vierge donc ! Elle monte, je ne puis lui tenir pied, mais j'y suis. Puisse-t-il être avec elle pour toujours !

CHAPITRE XIV

JOSEPH PINET

Après la mort précieuse devant le Seigneur, du cher sous-diacre dont nous avons parlé au chapitre XII, vint celle de Joseph Pinet.

Joseph était né le 25 août 1866 à Moissat-Bas, non loin de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), d'une honnête famille. Un de nos missionnaires ayant donné les exercices d'une mission dans sa paroisse natale, il conçut la pensée, lui aussi, de devenir missionnaire un jour, il avait alors quatorze ans, avec une intelligence déjà développée. Bientôt après, son père nous l'amena sur la sainte Montagne et nous le laissait de bon cœur. C'était durant l'été de 1880. Le jeune homme, pendant trois ans, fit de rapides progrès dans ses études. Il se fit remarquer par la facilité merveilleuse qu'il avait pour les mathématiques et les sciences exactes ; mais rien d'extraordinaire pour la piété ni la régularité. L'heure de cette grâce victorieuse qui saisit et surnaturalise les âmes, n'avait point sonné jusque-là. C'est en 1883, que se montra dans les dispositions et dans la conduite tout entière de [71] Joseph le travail intérieur qu'opérait en lui l'Esprit-Saint.

Au mois de septembre 1883, ce jeune homme de dix-sept ans se trouva et se montra tout transformé. Une régularité parfaite, un attachement admirable à sa vocation, un grand amour de l'étude et surtout de l'Oraison, se révélèrent en lui. La ferveur de sa prière, son union, presque incessante avec Dieu, séduisaient sur son visage, qui avait revêtu comme une empreinte céleste. Qu'il faisait bon le voir à la chapelle toujours à genoux, immobile, sans jamais lever les yeux. C'est à Notre-Seigneur qu'il recourait sans cesse, même dans les difficultés qu'il rencontrait dans ses études, attendant, à l'exemple des saints, la lumière de Celui qui est *la vraie lumière qui illumine tout homme qui vient en ce monde*. Dans les études et les classes, le même recueillement, la même soumission à l'Esprit de Dieu. Dans les travaux manuels, Joseph Pinet cherchait toujours les plus pénibles, obéissant par là au besoin qu'il avait de se mortifier. Enfin,

l'ensemble des vertus qu'on remarquait en lut excitait l'admiration de ses maîtres et de ses condisciples. Que s'était-il donc passé dans cette âme ? Une lettre intime du cher enfant à un de ses directeurs va nous l'apprendre. Cette lettre est du 15 mars 1884 ; nous en reproduisons textuellement quelques extraits :

J'ai à vous révéler, maintenant, les secrets les plus cachés de mon cœur, secrets que je n'aurais voulu révéler à aucun autre, si la crainte de me tromper et la gloire de vous obéir ne m'y eussent forcé. L'année dernière, au milieu de tous mes désordres, j'ai éprouvé sensiblement la protection de Marie ; plusieurs fois j'ai pleuré au pied de sa statue et quoique je continuasse toujours ma vie si désolante, je sentais dans le cœur, le désir de devenir un saint vint le jour de sainte Cécile, je me sentis attiré davantage par la grâce de la sainte Communion, je faisais entre ses mains et celle de Marie, le vœu de chasteté perpétuelle, Sainte Cécile, à moins toutefois que je ne me trompe, me donna l'Ange protecteur de sa pureté et me promit de m'assister toujours. Je continuais toujours [72] ma vie scandaleuse, mais mon désir de devenir un saint augmentait encore.

Peu après, je fis le vœu de devenir un saint. Marie et Cécile me promirent intérieurement la grâce de garder une perpétuelle pureté.

Tout d'abord, je ne considérais pas la grandeur de mes vœux, mais peu à peu je commençai à la sentir, et je commence à voir maintenant la force de la chaîne qui m'a lié à Jésus-Christ.

Je vous demande de me faire connaître la volonté de Dieu. Je voudrais savoir tout ce à quoi mes vœux m'obligent et apprendre les moyens de les pratiquer. Parlez, mon Père, et je vous obéirai, car je sais que l'obéissance ne trompe jamais. Dites-moi ce qu'il faut croire de toutes ces choses, ainsi que ce qu'il faut faire, afin que je ne fasse pas de faux pas.

Je vous dirai que je suis dans les sécheresses perpétuelles, je prie, même tout le jour, mais je ne sens aucune dévotion, plus je prie, plus je souffre : je ne prie pas pour que les sécheresses s'en aillent ; au contraire, je ne cesse de prier pour qu'elles augmentent, et si quelquefois elles me font pleurer parce que je ne puis plus prier en quelque sorte, j'offre ces larmes pour souffrir davantage, car je n'aime et ne veux aimer que la Croix. Ce que je crains, en cela, c'est que ce ne soit pas la volonté de Dieu d'avoir ainsi des sécheresses. Je vous prie donc, mon Père, de me faire connaître la volonté de Dieu à ce sujet, et si vous m'apprenez que sa volonté est que je sois dans l'état où je me trouve, alors je serai rempli de joie. Quant à mes études, il semble que c'est pire encore. A ce sujet, il m'est venu la pensée que peut-être la volonté de Dieu est que je devienne coadjuteur, employé aux travaux manuels : après cela, je me dis aussi que peut-être encore la volonté de Dieu n'est que de m'ôter tout orgueil, de me faire mépriser des hommes ; je pense alors que si Dieu ne veut pas me donner maintenant la science, c'est pour me l'accorder plus tard, quand j'en aurai besoin. Si la volonté de Dieu était que je devinsse coadjuteur, j'en serais au comble de la joie, car ce que je désirerais davantage, serait de rester dans les plus humbles fonctions. Faites-la-moi donc vite connaître, ô mon Père. Je trouve que toute l'école marche bien ici et je puis regarder tous mes frères comme des modèles, etc.,

J. Pinet.

C'en est assez pour faire connaître les sentiments admirables de ce cher jeune homme, qui recevait le 4 juin suivant, avec une grande foi, la tonsure et les or-cires mineurs. [73]

Rien ne faisait prévoir alors que la mort dut ravir à notre œuvre un sujet de si belle espérance.

Joseph paraissait robuste, il avait une fort belle taille, bien proportionnée. Son teint était frais et vermeil. Mais vers la fin de novembre de, la même année, une toux, qui résistait aux remèdes, nous donna des inquiétudes que le médecin cherchait en vain à dissiper. A la fin de décembre, des crachements de sang nous alarmèrent davantage encore, tandis qu'ils donnèrent à ce cher malade une espérance qui lui fut dès lors plus chère que toute autre, celle de mourir bientôt. Dès lors, il offrit à Dieu le sacrifice de sa vie pour obtenir, pour de plus jeunes de nos enfants, les vertus que réclamait leur vocation, et convaincu que Dieu avait accepté son sacrifice, il attendait le dernier soupir comme le prisonnier attend sa délivrance et le naufragé, le port. Il s'y préparait par la communion quotidienne, il est rare que la fatigue lui ait fait laisser la communion pendant un jour du 1er janvier au 15 juillet.

Le 12 mars 1885, il écrivait à un de ses directeurs la lettre suivante :

« Je suis encore dans cette vallée des morts, mais près d'en partir pour aller à jamais louer Dieu dans la terre des vivants. Plusieurs fois déjà j'avais compté faire le pas, mais par la volonté de Dieu, la fièvre changeait, le sang s'arrêtait. Il est bien temps maintenant de mourir : je ne puis rien faire ici-bas et j'ai peut-être assez languie de voir venir ce moment, pour qu'il ne se fasse plus tant attendre. Tout s'annonce pour ce que je souhaite : la fièvre, calmée depuis deux mois, redevient plus forte que jamais. J'ai grande confiance en la miséricorde divine, qu'elle voudra bien me prendre pour son enfant.

Oh ! Qu'il sera doux de contempler Dieu pendant toute l'éternité ! Qu'il sera doux de l'aimer sans jamais craindre de le perdre !

Je remercie bien la communauté des bontés de mère qu'elle a toujours eues pour moi, et je lui demande pardon de mes fautes. Je vous suis en particulier bien reconnaissant, mon Père, de tous les soins que vous avez priés ; pour moi et je vous prie maintenant de vouloir bien vous souvenir de moi devant Notre Seigneur, pour m'aider à [74] bien mourir et à jouir bientôt des perfections infinies de Dieu.

Je vous demande humblement votre bénédiction. Votre enfant en Jésus, Marie, Joseph,

Pinet Joseph

Depuis lors, le même calme dans la souffrance, le même désir du ciel. C'était une vraie joie que d'aller visiter ce cher malade, de contempler son sourire en face de la mort, la limpidité de ses yeux qui disait la pureté de son âme.

Ici nous devons laisser la parole à celui de ses condisciples qui lui a servi d'infirmier, voici en quels termes il nous annonce la mort de ce cher enfant :

« Joseph Pinet vient de voir ses vœux accomplis. Depuis longtemps, dégoûté de ce monde, il ne soupirait que pour le ciel. Il languissait d'être uni à Jésus Christ, et parlait volontiers

de la mort et du paradis. Quoiqu'il ait été admirable durant toute sa longue maladie, c'est surtout vers la fin qu'il nous a le plus édifiés. Il était d'une résignation complète, d'une entière obéissance. Pour boire une goutte d'eau, il avait soin d'en demander la permission à celui d'entre nous qui était toujours à ses côtés. Cette obéissance ne trouvait de limites que dans sa grande modestie. Ainsi, je n'ai jamais pu obtenir de lui panser une plaie que les chaleurs du lit lui avaient faite à la jambe, et dont il a beaucoup souffert. Il ne voulait qu'entendre parler de choses saintes et quand il ne pouvait entendre parler, il voulait qu'on priât à ses côtés.

Il a fait la sainte communion tous les jours. Il a été cependant privé de ce bonheur les quatre ou cinq derniers jours. La toux trop fréquente aurait pu occasionner des accidents.

Le 2 juillet, il s'est fait porter à la petite chapelle, voulant, disait-il, rendre visite à la Sainte Vierge au jour de sa Visitation. Comme je lui objectais qu'à cause de sa faiblesse il en serait fatigué. Je le sais bien, répondit-il, mais je voudrais bien mourir. Se sentant de plus en plus affaibli, et prévoyant son dernier jour, qu'il avait annoncé exactement la veille, le 18 juillet, il a demandé une vieille soutane, voulant sans doute mourir sous l'habit ecclésiastique et dans la pauvreté. Nous la lui avons apportée, et, le soir, il a voulu s'en revêtir tout seul ; ses forces l'en ont empêché, et nous la lui avons mise, sans qu'il ait fait entendre une plainte, bien qu'il ait dû en souffrir, car le [75] moindre mouvement lui était pénible.

Le lendemain 19, jour consacré au culte de Notre-Dame de la Salette, vers les dix heures, il me demanda à boire. Hélas ! Je ne pensais pas que c'était là le dernier service que je dusse rendre à ce cher condisciple. La toux qui avait cessé, la respiration qui était moins embarrassée, me faisaient croire qu'il était un peu mieux. Vers les dix heures et demie, je crus qu'il m'appelait tout bas, comme il lui arrivait fréquemment. Je cours vers son lit, il ouvre de grands yeux et semble vouloir me dire quelque chose ; mais il n'a plus la force de se faire comprendre. Je cours chercher un prêtre. Quand il arrive, le malade le regarde et reçoit une dernière fois l'absolution, et, deux ou trois minutes après, il rend doucement à Dieu sa belle âme. Après sa mort, il y a eu constamment à côté de lui deux ou trois d'entre nous priant auprès de ses restes mortels. Avec quel attendrissement je considérais ce corps que j'avais soigné si longtemps ! Heureux frère, puissé-je faire un jour une mort aussi sainte que lui.

Ce vœu est celui que forment tous ceux qui ont été témoins des vertus et de la résignation de ce cher défunt.

Justin Gabert des Hautes Alpes, modèle de piété, est allé aussi recevoir sa récompense le 2 juin 1888. Il était dans sa 18^{ème} année. Le 20 du même mois, Emmanuel Schnider jeune homme de grande espérance s'éteignait dans sa famille à la suite d'un transport au cerveau. Ses parents, à la nouvelle de sa maladie avaient voulu l'emmener ; mais lui, dans tous les moments lucides, ne parlait que de sa chère école, il voulait toujours avoir, à ses côtés, le confesseur qui l'avait dirigé. Cette affection merveilleuse qu'il portait à notre œuvre a tellement touché son plus jeune frère, qu'il a voulu être des nôtres, et que le père et la mère, auxquels il ne restait plus que ce dernier enfant auprès d'eux, ont été heureux de nous le donner.

Fridolin Nanzer est mort le 5 janvier 1889 dans les sentiments les plus capables de nous rassurer sur son bonheur éternel.

Le 14 du même mois, Emilien Mariétan a rendu le [76] dernier soupir entre nos bras. Cher enfant, il semble n'être venu chez nous que pour y mourir de la mort des justes. Il était entré à la fin d'octobre 1888. Il ne tarda pas de devenir malade, et quand on lui demandait s'il aimait mieux guérir que d'aller au ciel, il répondait toujours : j'aime mieux aller au ciel.

O Vierge, pourquoi nous avez-vous envié ces chers enfants, et les avez-vous voulu sitôt auprès de vous ? N'était-ce pas pour vous que nous voulions les garder ?

Mais, quoique vous fassiez, ô Mère, nous ne pouvons nous en plaindre. C'est pour vous les donner que nous les acceptons tous : rendez-les donc dignes de vous et appelez-les à vous quand il vous plaira. Notre œuvre n'est pas moins belle en vous fournissant au Ciel des âmes qui forment votre cour, qu'en vous préparant des apôtres sur la terre.

CHAPITRE XV

DE NOUVEAUX BIENFAITS

Quand nous disons les progrès de notre œuvre et les premiers fruits de salut qu'elle a déjà produits, on divine sans peine que les bienfaiteurs, qui nous avaient fourni les premiers leur concours, n'ont pas été les seuls à nous assister. En effet, chaque année, en multipliant nos futurs missionnaires, a augmenté le nombre des âmes dévouées sans lesquelles nous ne pouvions rien. Quelques insignes et trop rares bienfaiteurs ont voulu faire une fondation perpétuelle en faveur de notre école, en lui assurant à perpétuité une rente de 4 à 500 francs. C'est là, en effet, la somme que dépense par année chacun de nos enfants. Deux vierges chrétiennes, en se consacrant à Dieu, ont fondé ainsi une pension perpétuelle pour notre œuvre. Un plus grand nombre de bienfaiteurs se sont chargés de la pension d'un enfant pendant toute la durée de son éducation, en fournissant à l'œuvre 4 ou 300 [77] francs par an, depuis son entrée à l'école jusqu'à ce qu'il soit devenu prêtre.

Nous nous étions promis tout d'abord, afin de n'être pas imprudents de n'accepter aucun enfant, sans que sa pension fût assurée. Depuis, nous avons dû nous écarter fort de ce programme. En effet, sur le nombre total de nos enfants qui dépasse cent cinquante, il n'en est que trois dont la pension soit payée intégralement par la famille. Et pour le plus grand nombre d'entre eux nous attendons, au jour le jour, le pain et les vêtements, de la charité des amis de notre œuvre. Nous avons pensé qu'il n'y avait point-là d'imprudences ; car si un jour nous étions obligés de suspendre cette œuvre, elle aurait néanmoins fait le bien, et nos chers jeunes gens une fois instruits, pourraient plus facilement suivre leur vocation, même s'ils devaient nous quitter.

Du reste, la Providence nous a appris que ce n'est pas téméraire de tout attendre d'elle et des cœurs généreux qu'elle inspire. C'est par mille voies admirables qu'elle nous fait arriver tantôt une somme relativement importante, tantôt une légère offrande, et cela sans que nous ayons fait de quête, ni même organisé aucune cotisation régulière. Tantôt c'est un prêtre qui veut préparer un autre prêtre en s'imposant à lui-même de vrais sacrifices, tantôt un père chrétien, chargé d'une nombreuse famille, pour que Dieu bénisse ses enfants, en nourrit un des nôtres qui priera pour les siens.

L'un d'eux nous écrivait, le 11 juillet 1883 :

« Monsieur,

Je viens de lire avec le plus vif intérêt votre ouvrage-sur les *Vocations*. Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'être pas riche pour contribuer largement à votre œuvre qui est admirable. Je vous envoie néanmoins 200 francs, ci-inclus.

Je vous prie aussi de faire prier vos enfants en reconnaissance de la grande grâce que Dieu vient de nous [78] faire en appelant un de nos fils à la vocation religieuse ; j'espère qu'il deviendra un bon Missionnaire. C'est probablement à vos prières que nous devons cette vocation, car, dans une de vos bonnes lettres (à la suite d'une petite offrande), vous me disiez : Qui sait si un de vos enfants ne sera pas appelé à servir la sainte Vierge ? Priez donc bien, afin qu'il persévère dans sa vocation et afin que d'autres encore soient appelés à la même grâce. J'en ai encore cinq, trois garçons et deux filles ; je les offre tous à Dieu. Je serais heureux et leur mère aussi de les voir tous au service du bon Maître, car je suis comme vos enfants, je crains et j'appréhende le monde, et je connais la maxime de saint Bernard sur le monde et la vie religieuse » ...

Un autre père de famille, au moment où Dieu lui demandait le sacrifice de son unique fille qui se disposait à entrer au couvent, nous écrivait : *Mon cœur de père vous condamne ; mais mon cœur de chrétien vous bénit*. Il pensait que nous avions encouragé son enfant à se donner à Dieu, et non seulement il la lui a offerte généreusement, mais encore il a voulu, avec sa vertueuse épouse, adopter un de nos futurs missionnaires.

Un négociant du nord de la France en a fait autant, dans le but d'attirer les bénédictions du Ciel sur le mariage projeté de son fils. Quelques mois après ce fils venait au pèlerinage, avec sa jeune épouse, se consacrer à Celle qui est à la fois la patronne et le modèle de tous les états de vie chrétienne. Et quand de ce mariage béni est né un fils, le grand père a voulu pour attirer sur lui la protection de la Vierge adopter un autre de nos apostoliques, car le premier était devenu prêtre.

D'autres fois, ce sont des époux sans enfant qui adoptent un de nos futurs apôtres, en pensant trouver en lui plus de consolations peut-être, que ne leur en eut procuré celui auquel ils auraient donné eux-mêmes le jour ; ou bien c'est une veuve désolée qui veut, en faisant élever un prêtre futur, assurer des prières [79] à un époux défunt, ou faire revivre un fils, une fille qu'elle pleure.

Une généreuse mère du Nord a fondé une pension perpétuelle en mémoire de sa fille que la mort venait de ravir à sa tendresse.

Plus souvent, c'est une vierge chrétienne qui, à l'exemple de la Vierge Marie, veut avoir un fils prêtre, sans perdre sa virginité. Cette vierge, ô détail particulièrement touchant, est quelquefois une domestique, une ouvrière qui pourraient vivre sur les économies réalisées déjà, et qui travaillent encore afin de donner à l'Eglise un apôtre. Les pensionnaires d'un monastère de la Visitation se sont cotisées pendant plusieurs années avec leurs pieuses maîtresses, pour faire les frais de l'éducation d'un futur missionnaire. Il en est qui font avec un cœur large une minime offrande. Ils ne seront pas laissés sans récompense, par celui qui a loué

la pauvre veuve, versant son obole dans le trésor du temple ; et notre reconnaissance et celle de nos enfants n'en seront pas moins vives.

Quelques-uns fournissent des honoraires de messes à nos jeunes prêtres, dont les études ne sont point achevées (honoraires fixés à 2 francs par l'autorité ecclésiastique.)

Un bon cultivateur de la Vendée nous écrivait le 19 Mars 1889 :

« J'ai reçu de vous le petit traité des Vocations à la Salette, et j'ai été si merveilleusement épris de votre œuvre, que je n'ai pu m'empêcher de vouloir y contribuer un peu.

A cette intention, j'ai formé un projet que voici : Comme nous arrivons au printemps, je me suis dit que j'allais semer beaucoup plus de graines qu'il ne nous en faut, afin que je puisse vendre le surplus pour vous faire une petite aumône pour l'éducation de vos enfants.

Lorsque j'aurai vendu mes produits, je vous enverrai la somme que j'aurai pu retirer.

Si j'avais connu plus tôt cette œuvre, j'aurais tiré quelques petits plans semblables car, à défaut de richesses, il faut quand même aider l'œuvre par de petits moyens [80] qui réussissent toujours, puisque la sainte Vierge bénit les bonnes actions ; et quoi de plus important et de plus utile que l'éducation de saints missionnaires ? »

T. L.

D'autres n'ayant point d'argent à donner offrent des vêtements ; des mains industrieuses confectionnent ou réparent des chaussettes, des bas et tout ce qui peut être utile à cette chère jeunesse. Ne pouvant disposer de rien de leur vivant, il en est qui laissent en mourant, à un ami sûr le soin de faire arriver une offrande à notre école. D'autres encore, n'avaient pas même cette ressource, s'adressent à ceux qui peuvent donner et les intéressent à nos enfants. Quelques-uns répandent avec zèle les publications qui se vendent au profit de notre œuvre, et que nous annonçons après la table de cette Notice. C'est là du même coup, faire le bien de plusieurs manières. Un pieux et vénérable chanoine de Hongrie, a publié en hongrois une notice sur la Salette au profit de notre école. Depuis Léon XIII l'a élevé à l'épiscopat. Enfin ! Il en est qui nous font une aumône dont nous connaissons le prix. Ils demandent à Dieu par de ferventes prières de bénir et d'étendre l'œuvre de sa Mère.

Disons-le hautement, les dévouements que notre œuvre inspire, nous prouvent aussi clairement qu'elle vient de Dieu, que les fruits que nous lui voyons produire. C'est manifestement l'esprit de Dieu qui pousse nos bienfaiteurs ; et il ne nous est pas possible de croire qu'ils se fassent illusion en épousant avec tant de chaleur les intérêts de notre école. Comment pourrions-nous payer tant de bienfaits ? Dieu seul, nous en convenons sans peine, peut acquitter notre dette et celle de nos enfants. Aussi bien, Dieu s'y est-il engagé. Celui qui ne laisse pas un verre d'eau froide sans récompense dit *que celui qui nourrit l'apôtre aura la récompense de l'apôtre*. Toutefois ce que Notre-Seigneur réserve à ceux qui lui préparent des missionnaires, ne nous dispense pas de la [81] reconnaissance que nous leur devons, nos enfants et nous. Et nous disons ici les avantages auxquels ont droit nos bienfaiteurs.

CHAPITRE XVI

AVANTAGES OFFERTS A NOS BIENFAITEURS.

C'est d'abord le mérite d'une œuvre excellente entre toutes, puisqu'elle a pour but de donner des prêtres à l'Eglise, des sauveurs aux âmes pécheresses, des guides aux âmes saintes, des élus au Ciel.

2° Participation aux prières de ces chers ; enfants, qui tous les jours prient pour leurs bienfaiteurs qui font la sainte communion à leurs intentions et qui comprennent ordinairement assez la grâce de leur vocation pour payer avec un cœur généreux ce tribut de gratitude à ceux qui s'intéressent à eux. On a soin, du reste, de leur rappeler souvent ce devoir. L'enfant sans cœur serait-il capable du dévouement qui fait le missionnaire ? Aussi, voyons-nous mêmes nos nouveaux, dès qu'ils sentent la grâce inestimable qui leur est faite, prier pour ceux à qui ils la doivent. L'un d'eux, peu de jours après son entrée à l'école, écrivait à ses parents : « Chers parents, c'est toujours de plus en plus que je reconnais mon bonheur. Je vous récompenserai par des prières par des prières que je fais tous les jours aux pieds de la bonne Mère ». Et la prière de ces cœurs d'enfants, désireux de se consacrer à Dieu, doit être bien accueillie du Ciel ; aussi, est-ce souvent qu'on nous apprend que des neuvaines faites par eux ont été exaucées.

Un de nos anciens, adoptés depuis longtemps par une noble veuve à laquelle la mort avait tout ravi, lui écrivait, en apprenant son départ pour Rome, la lettre suivante :

« Comme vous me l'avez commandé dans votre der-[82]-nière lettre, j'ai beaucoup prié saint Joseph, afin qu'il vous accordât la santé pour pouvoir effectuer votre voyage à Rome. Vous êtes sur le point, en ce moment, de partir pour la Ville éternelle ; Que ne puis-je vous accompagner dans ce long pèlerinage ! Mais puisque cela ne m'est point permis, mon cœur, du moins, vous suivra partout. Il vous suivra sur les tombeaux des martyrs pour en obtenir la force ; il vous suivra sur le tombeau des apôtres pour en obtenir le zèle ; il vous suivra, enfin, aux pieds de l'auguste Pontife qui, je l'espère, à votre prière, voudra bien me bénir.

Partez donc, chère bienfaitrice, le cœur de votre enfant vous accompagne.

La seule pensée de votre séjour à Rome me comble de bonheur ; que de grâces ne vais-je pas recevoir maintenant. Demandez pour moi à saint Pierre et à saint Paul la grâce de devenir, comme eux, un apôtre de feu ; et, pour cela, demandez-leur de me donner, avec la science nécessaire, toutes les vertus qui font les saints...

Je n'oublierai pas le Chemin de Croix que vous me demandez, et j'ose vous promettre d'en faire plus d'un durant le mois des âmes du Purgatoire.

Permettez-moi, en terminant, de vous remercier encore une fois de vos bienfaits. Puisse Notre-Dame de la Salette dont, grâce à vous, je suis l'enfant, vous combler de ses bénédictions et vous préserver de tout danger durant votre voyage ! »

3° Participation aux mérites de ces enfants une fois qu'ils seront devenus prêtres et missionnaires. Notre Seigneur a dit cette parole déjà citée plus haut : *Celui qui nourrit l'apôtre recevra la récompense de l'apôtre*. Or, quelle est cette récompense ? Le prophète Daniel nous la révèle : « *Ceux, dit-il, qui enseignent la justice à plusieurs, brilleront comme les étoiles, dans les perpétuelles éternités* ».

4° Une offrande de 6 francs donne droit à un abonnement gratuit d'un an aux *Annales de Notre-Dame de la Salette*. Qu'on ait soin, toutefois, de faire connaître son désir de recevoir les *Annales*.

5° Enfin, les bienfaiteurs de notre école ont droit pendant leur vie et après leur mort de participer aux messes qui sont célébrées pour eux dans le sanctuaire de la Salette, chaque jour, du 1er mai au 1er octobre et [83] tous les samedis du reste de l'année. Il n'est personne qui ne doive apprécier cet avantage comme il le mérite.

6° Devenus prêtres et missionnaires, nos enfants ne pourront oublier au saint autel ceux qui leur auront procurer la grâce indigne d'y monter.

CHAPITRE XVII

NOTRE AMBITION.

Nous avons dit dans ses quelques pages les commencements et les progrès de notre œuvre, les dévouements qu'elle a suscités, les premiers fruits qu'elle a déjà produits et les espérances qu'elle nous donne. Nous sera-t-il permis de dire notre ambition ? C'est de pouvoir recueillir tous les enfants pauvres qui ont reçu de Dieu la vocation sacerdotale et apostolique, et qui ne peuvent pas être admis ailleurs. Nous n'envions pas à d'autres œuvres les sujets qu'elles sont mieux à même que nous de former ; volontiers nous dirigeons vers elles, ceux même qui nous sont présentés ; et si elles peuvent les admettre nous en bénissons Dieu. Mais il est désolant de penser qu'en des temps, où partout l'on se plaint du manque de vocations ecclésiastiques, une foule d'enfants avant les germes de cette vocation, ne peuvent les développer à cause de la pauvreté de leurs parents. Nous croira-t-on quand nous dirons que plus de quarante demandes d'admission nous sont adressées chaque année, et que ce nombre doublerait encore si on ne savait que nous n'admettons pas ordinairement les enfants avant treize ans révolus ? Et pourtant en le disant, nous serons au-dessous de la vérité. Il y a donc là une œuvre à faire, œuvre grande par les développements qu'elle peut prendre si la charité l'assiste, par le bien qu'elle peut faire pour le présent, en préservant de jeunes âmes de la contagion des [84] mauvaises doctrines, et aussi par les fruits admirables qu'elle peut produire à l'avenir. — Qu'on ne l'oublie pas, les missions catholiques attendent partout des ouvriers. Que dis-je il n'est pas facile même pour les paroisses de France de se procurer des missionnaires ; le clergé paroissial lui-même diminue sensiblement parmi nous ; et cette diminution a paru être à des esprits sérieux le grand péril de l'Eglise de France au XIXe siècle. Ne laissons donc pas du moins étouffer la semence de vocations apostoliques, déposée par Dieu lui-même dans de jeunes cœurs.

Qui pourrait douter de l'opportunité d'une telle œuvre, en entendant les accents douloureux de Sa Sainteté Léon XIII, dans son encyclique du 3 décembre 1880 ? En voici quelques passages :

Des nécessités graves et multiples pressent et urgent les missions catholiques, tandis que le nombre des saints ouvriers diminue chaque jour. A mesure que la mort enlève les uns, que la vieillesse et les labeurs épuisent et broient les autres, ceux qui leur succèdent ne suffisent ni en nombre, ni en courage à les remplacer. Nous voyons désorganisées, par des lois funestes,

les familles religieuses qui envoyaient aux missions un grand nombre de leurs membres. Nous voyons les clercs arrachés des autels et astreints au service militaire, et les biens du clergé séculier et régulier confisqués et mis en vente.

En même temps, une issue s'ouvre sur les plages jusque-là crues impraticables. Des peuples ignorés sont découverts, de nombreuses et de nouvelles expéditions sont offertes aux soldats du Christ, et de nouvelles stations, sont établies...

N'y a-t-il pas lieu de déplorer le sort de ceux qui n'ont souvent point d'homme qui les instruisent de la saine doctrine, ni qui les invite à entrer dans le sein de l'Eglise ; Vraiment les petits demandent du pain, et personne pour le leur rompre. La moisson des nations mûrit, elle est abondante, et les ouvriers sont, peu nombreux, et ils le seront peut-être encore moins bientôt.

Les choses étant telles, vénérables Frères, nous croyons de notre devoir d'exciter le zèle pieux et la charité des chrétiens, afin qu'ils s'efforcent, soit par ces prières, soit par des largesses, d'aider l'œuvre des saintes missions et de favoriser la propagation de la foi... [85]

Et vous aussi, vénérables Frères, appelés à partager notre sollicitude, nous vous exhortons, d'une manière pressante à vous appliquer à aider soigneusement et puissamment, en union avec nous, les missions apostoliques...

Si donc vous connaissez des hommes zélés pour la gloire de Dieu et capables et désireux d'entreprendre ces saintes expéditions, excitez leur courage, afin qu'ayant cherché et découvert la volonté de Dieu, ils n'écourent ni la chair ni le sang ; et se hâtent d'obéir à la voix du Saint-Esprit.

Faites tous vos efforts pour que tous les autres prêtres et tous les religieux des deux sexes, et tous les fidèles enfin confiés à votre garde, attirent par d'incessantes prières le secours du Ciel sur ceux qui sèment, la sainte parole.

Où à la prière suppliante se joigne l'aumône dont la puissance fait que ceux qui sont bien loin des missions et occupés par des soins différents deviennent néanmoins les aides des hommes apostoliques et partagent leurs, leur labeur et leurs mérites. Faites comprendre à tous, vénérables frères que leur libéralité, loin de leur nuire, leur servira car il prête au Seigneur celui qui donne à l'indigent. Et c'est pourquoi l'art de l'aumône a été appelé l'art de tous les plus lucratifs.

L'œuvre des vocations, c'est donc l'œuvre du Cœur de Jésus qui veut, par des âmes brûlantes d'amour pour lui répandre à travers le monde les flammes dont il est embrasé ; c'est l'œuvre du Cœur de Marie qui veut des apôtres pour *faire passer à tout son peuple* ses enseignements et ses larmes. Elle doit donc être l'œuvre de tous ceux qui aiment Notre-Seigneur et sa divine Mère. O vous qui lisez ces lignes, si vous entendez la voix de Jésus et de Marie, vous invitant au fond du cœur à seconder cette œuvre, ne résistez pas à la grâce. Jésus regardera comme fait à lui-même tout ce que vous ferez au plus petit d'entre les siens. Si vous ne pouvez rien offrir à l'œuvre des vocations, vous pouvez la faire connaître à ceux qui sont à même de lui venir efficacement en aide ; vous pouvez encore y faire admettre quelques enfants de grande espérance qui, sans vous, perdrait sa vocation ; vous pouvez enfin prier pour que

Dieu [86] la soutienne et la développe, car elle a un aussi grand besoin de prières que de ressources. C'est en comptant sur la Providence et sur votre dévouement que, comme par le passé, nous accueillerons d'un grand cœur un nombre d'enfants aussi grand qu'il nous sera possible. Nous ne serons pas déçus dans nos espérances.

Les demandes d'admission et les offrandes doivent être adressées à M. le Supérieur du pèlerinage par Corps (Isère).

On exige des enfants qui demandent leur admission, qu'ils aient, avec treize ans accomplis, une intelligence plus qu'ordinaire, une bonne santé, un extérieur convenable et surtout de la piété et le désir de se faire missionnaire. Quand ils réunissent ces conditions, ils peuvent être admis quels que soient d'ailleurs le lieu de leur naissance et la fortune de leurs parents, pourvu que ceux-ci soient honnêtes et chrétiens. (Nous prions toutefois nos amis de ne pas nous adresser des sujets médiocres, surtout comme vertu).

Des mères pieuses prépareront de bonne heure-pour notre œuvre, quelqu'un de leurs enfants, en lui inspirant dès le berceau l'amour et la crainte de Dieu : et l'horreur du mal et en le formant à des habitudes de modestie et de pureté qui font des saints.

Heureuses mères, elles auront aussi, comme nos bienfaiteurs, la récompense de l'apôtre ! [87]

TABLE DES MATIÈRES

Chap. I-	Eh bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple.....	5
Chap. II-	Les premiers appelés	8
Chap. III-	Les premières années	15
Chap. IV-	Première visite de Mgr Fava	22
Chap. V-	Nouvelles admissions	26
Chap. VI-	Nos premiers bienfaiteurs	28
Chap. VII-	La vie de nos enfants	33
Chap. VIII-	L'esprit de nos enfants	39
Chap. IX-	Leur piété	43
Chap. X-	Départ pour la Norvège	50
Chap. XI-	Progrès de notre œuvre	57
Chap. XII-	Une lettre d'un jeune sous-diacre.....	59
Chap. XIII-	Les premiers élus	61
Chap. XIV-	Joseph Pinet	70
Chap. XV-	De nouveaux bienfaits	76
Chap. XVI-	Avantages offerts à nos bienfaiteurs	81
Chap. XVII-	Notre ambition.....	83